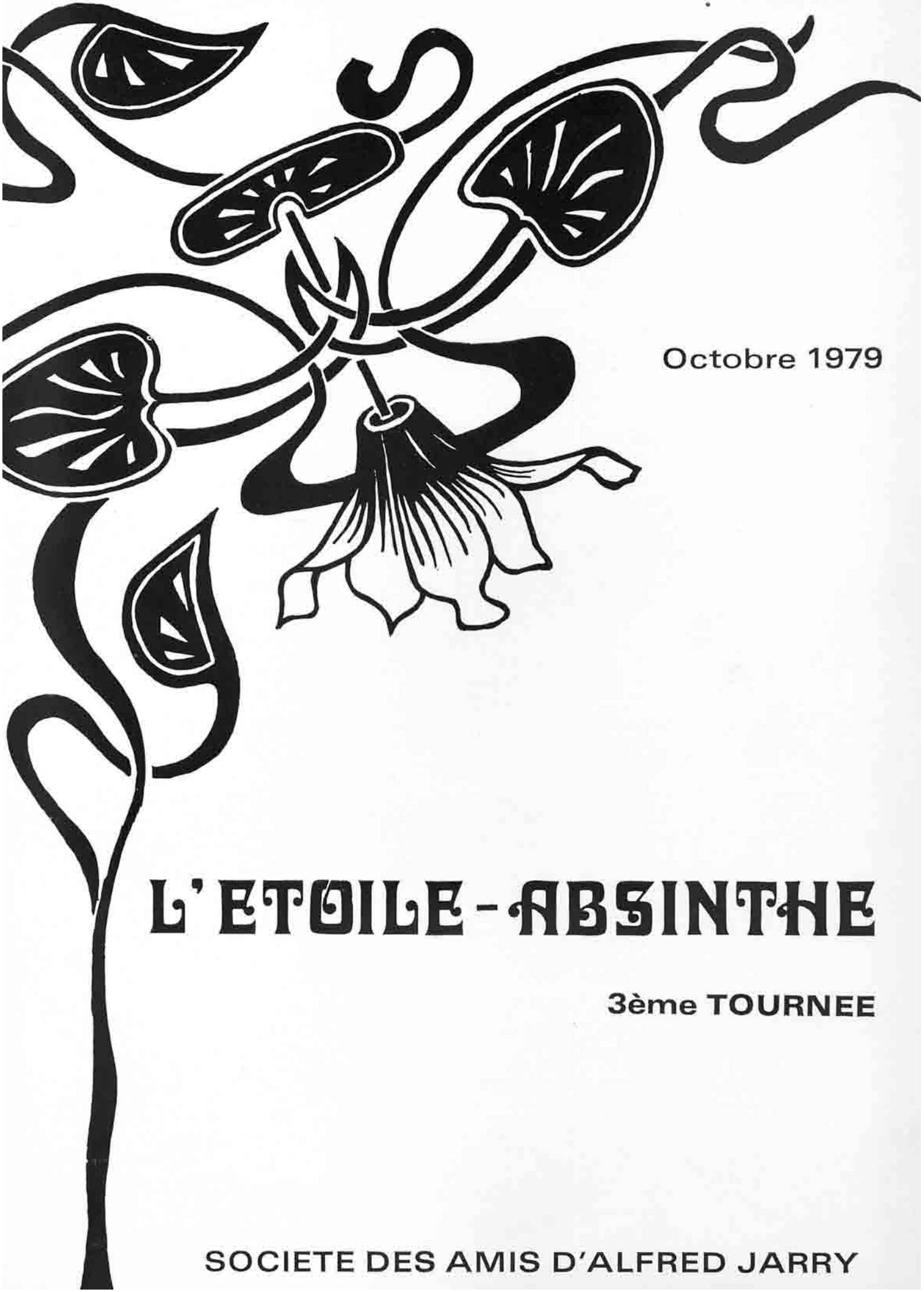

Octobre 1979

L'ETOILE-ABSINTHE

3ème TOURNEE

SOCIETE DES AMIS D'ALFRED JARRY

SOCIETE DES AMIS D'ALFRED JARRY
47, Quai de la Prévalaye
35100 RENNES

L'ETOILE - ABSINTHE

3ème Tournée

OCTOBRE 1979

SOMMAIRE

Le Président nous téléphone... Noël ARNAUD

Lettres inédites de JARRY à RICTUS, présentées et annotées par Henri BORDILLON

Lettres inédites de Joséphin PELADAN à Jules BARBEY D'AUREVILLY (avec une réponse de ce dernier), présentées et annotées par Patrick BESNIER

La culture potachique à l'assaut du Symbolisme : le cas JARRY, par Henri BEHAR

DOCUMENTS JARRYQUES :
- Jarry en 1891, documents présentés par Henri BORDILLON
- Bibliographie des œuvres d'Alfred Jarry traduites en allemand et des études et articles en allemand consacrés à Jarry, par Riewert EHRICH

Menus comptes et propos rendus

LE PRESIDENT NOUS TELEPHONE...

Allo?... Qui donc? Ah!... Mon billet?... Mais que voulez-vous que je dise?... L'avenir de la société?... Mon pauvre ami!... Ah, la société des Amis de Jarry!... Bien, ouvrez des guillemets, je dicte. Créée au début de l'année 1979, la Société des Amis d'Alfred Jarry compte, après six mois d'exercice, plus de cent membres. En dépit des difficultés et des retards, excusables pour une si neuve organisation, notre optimisme demeure, et notre volonté de servir Jarry et son oeuvre. Changez de paragraphe! Le premier numéro de l'étoile-absinthe était si explosif qu'il a effectivement sauté, en juin dernier, avec quelques pans de mur de l'université de Rennes, co-éditrice de cette première publication. Mais les bombes ne peuvent plus nous atteindre, elles ne pourront plus retarder nos parutions: nos services travailleront désormais à l'abri, dans des bunkers. Changez de paragraphe!... Chaque numéro de l'étoile-absinthe doit être, pour chacun d'entre nous, l'occasion d'appréhender Jarry d'un oeil neuf. On n'en a jamais fini avec Jarry; on n'est pas près, non plus, d'en avoir fini avec la Société des Amis de... Allo?... Je vous entends mal!... Allo?... Allo!...

(Compte- rendu de la communication téléphonique recue le 15 septembre 1979 de Noël Arnaud, Président de la Société des Amis d'Alfred Jarry.)

LETTRES INEDITES D'ALFRED JARRY A JEHAN RICTUS, présentées et annotées par Henri Bordillon.

A l'encontre de Michel Arrivé, nous oserons prétendre que la correspondance de Jarry est abondante; il est vrai que, pour la plus grande part sans doute, elle est inédite. Pour un oui ou pour un non- ce que l'observateur superficiel a la déplorable coutume d'appeler: pour un rien- Jarry écrivait quelques mots à tel ou à tel. Il faut bien reconnaître, toutefois, que la plupart de ces billets- Jarry écrit beaucoup mais jamais pour faire des phrases- ne font pas chanceler notre connaissance de l'oeuvre; au mieux, ils éclairent notre saisie de l'homme.

Nous entreprenons ici la publication de lettres inédites de Jarry, parfois anodinement importantes. Nous avons voulu commencer par les trois missives répertoriées de Jarry à Gabriel Randon (1867-1933), plus connu sous le nom de Jehan Rictus. Ces trois lettres figurent au fonds Rictus, déposé à la Bibliothèque Nationale, département des manuscrits. Notre texte est transcrit d'après les originaux.

Nous avons voulu livrer d'abord le texte même de ces trois lettres, accompagné de la description des manuscrits. Nous terminons par quelques notes qui aideront à la bonne intelligence de ces trois inédits.

H. B.

Première lettre:

16 février 1896

ALFRED JARRY

remercie vivement "Jehan Rictus" pour

son beau livre.

162,Boulevard Saint-Germain.

Ce court texte de remerciement est inscrit sur une petite carte de visite, de format 5 X 8 cm, où le nom et l'adresse de Jarry sont imprimés.

Le cachet de la poste indique: Paris. Rue Danton. 16 février 96.

Sur l'enveloppe, d'un format correspondant à la minuscule surface de la carte de visite, on peut lire, de la main de Jarry:

Monsieur Gabriel Randon

59 rue Lepic

E V

Deuxième lettre:

(22 décembre 1900)

Mon cher Rictus,

Comme je vais sans doute m'absenter vers ces jours de l'an et que d'autre part je dîne le soir sur la rive droite, je pourrai venir lundi boulevard de Clichy; peut-être même ce soir, mais je ne me rappelle plus si c'est l'un des jours où l'on vous trouve.

Si c'était possible ce soir d'aujourd'hui samedi et que ce mot vous parvînt à temps, vous pourriez me faire dire si ça va chez Vollard, rue Laffitte, où je serai jusqu'à 8 h 1/2. Si je ne suis pas averti, à lundi soir.

Cordialement à vous

A. Jarry

7 rue Cassette

Le texte ci-dessus daigne s'étaler sur une carte-lettre (format-11 X 15 cm).

Le cachet de la poste laisse deviner: 22 décembre 1900.

Le verso de cette carte-lettre porte, de la main de Jarry, l'adresse suivante:

Monsieur Jehan Rictus

50 rue Lepic

Paris.

Troisième lettre:

(24 décembre 1900)

Mon cher Rictus,

J'avais complètement oublié, en vous disant à lundi, que ce soir était date orgiaque, et que j'allais me trouver empêché, comme vous-même sans doute.

Je peux venir mercredi ou jeudi, mais je ne me rappelle plus lequel des deux jours est celui où l'on vous trouve. Un mot me serait agréable, sinon je viendrai, au petit bonheur.

Cordialement à vous,

A. Jarry

7 rue Cassette.

Le support de la présente lettre est un pneumatique.

Le cachet de la poste laisse lire: 24 décembre 1900.

L'adresse, écrite de la main de Jarry, indique:

Monsieur Jehan Rictus

aux bons soins de Monsieur Trombert

Directeur des Quat'Z-Arts

62 boulevard de Clichy

- Lettre du 16 février 1896:

Ce n'est qu'aux premiers jours de 1896 que Gabriel Randon prit le pseudonyme de Jehan Rictus pour réciter, sur la scène du Cabaret des Quat'-Z-Arts, dirigé par François Trombert, ses premiers *Soliloques du pauvre*; il agrémentait son récital de poèmes de Baudelaire, Villon ou Ronsard. La nouveauté du pseudonyme explique les guillemets de Jarry.

Quant au " beau livre " dont Gabriel Randon est remercié dans cette très courte lettre, il ne peut guère s'agir que de la plaquette de treize pages, intitulée *Les soliloques du pauvre* mais qui ne contient *l'hiver*, publiée début 1896, à l'enseigne du Cabaret des Quat'-Z-Arts.

La couverture en est de Steinlein et l'ensemble est conservé à la Bibliothèque Nationale sous la cote: Rés. P. Z 951. C'est en 1897 seulement que le Mercure de France publiera une édition " complète " des *Soliloques*.

Pour ce qui concerne les adresses, remarquons que Jarry expédie cette carte de visite de son adresse du boulevard Saint-Germain, qu'il conservera encore presque un an; Rictus, lui, habite alors au 59 rue Lepic, sa première adresse montmartroise. Il en déménagera bientôt pour le 50 (Cf. lettre 2).

- Lettre du 22 décembre 1900:

Le lecteur, ayant admiré l'enchaînement des causes et des effets dans la première moitié de la phrase initiale, pourra s'étonner de l'adresse suivante: Boulevard de Clichy. Or, c'est au 62 du dit boulevard que s'élevait le Cabaret des Quat'-Z-Arts où se produisait Rictus et où, en novembre 1901, fut monté une réduction *d'Ubu roi*, publiée sous le titre *d'Ubu sur la butte*.

La mention de la galerie d'ambroise Vollard, rue Laffitte, ne saurait, elle non plus, surprendre les lecteurs avertis: à cette date précise, Jarry travaille à son *Almanach illustré du Père Ubu (XXe siècle)* avec le susdit marchand de tableaux et Bonnard, Terrasse, et Fagus...

Enfin, le terminal "à lundi soir" explique l'existence de la troisième et dernière lettre à J. Rictus : par mégarde, Jarry donne rendez-vous à celui-ci le soir même du 24 décembre.

LETTRES INEDITES DE JOSEPHIN PELADAN A JULES BARBEY D'AUREVILLY
(AVEC UNE REPONSE DE CE DERNIER)
PRESENTEES ET ANNOTEES
par
PATRICK BESNIER

INTRODUCTION

C'est généralement sans grande sympathie pour Péladan que l'on a présenté ses rapports avec Barbey d'Aurevilly: au mieux, en turbulent excentrique méridional; plus souvent, en jeune arriviste exploitant le nom d'un maître vieillissant pour imposer le sien. Les calomnies de Bloy, qui savait être ignoble, sont l'exemple limite; mais un biographe moins furieux comme J. Canu, traite cavalièrement l'auteur de *l'Ethopée* (1)

La correspondance ici publiée pourra paraître conforter un jugement qu'il convient cependant de nuancer. Péladan y quémande comme il y flatte; il cherche à se faire une place dans le monde littéraire. Mais rien n'autorise à mettre en doute son admiration pour le "Connétable".

L'important, à nos yeux, est de voir Péladan agir dès 1884 comme il fera toujours: non seulement en écrivain, mais en manieur d'hommes autant qu'en manieur de mots. Sa nature profonde était celle d'un animateur- d'un imprésario, avec ce que cela comporte de discutable, mais aussi d'enthousiasmant. En 1884, Péladan n'est encore ni le *Sâr* ni le Grand-Maître de la Rose+Croix, il en a déjà l'élan.

Barbey fut le maître essentiel de Péladan. C'est un novice que Charles Buet (2) introduisit rue Rousselet en 1882. Si le jeune homme se fit remarquer, soyons sûrs que ce n'est pas seulement pour sa "voix criarde" (3): le vieil auteur des *Diaboliques* a donné trop de marques d'intérêt pour qu'on y voie pure commisération (4) ou simple ironie! Il confia à Péladan l'édition d'un volume (5) et il eut même un projet de collaboration (6). La trace la plus ancienne de cet intérêt se trouve à notre connaissance dans cette dédicace d'un exemplaire des *Diaboliques*:

A mon cher Joséphin Péladan, le dernier des Mages- Diaboliques
pour qui ne comprend pas, mais pour qui comprend
Tout le contraire.

J. Barbey d'Aurevilly (7),

datée par Péladan lui-même du 24 mars 1883; la même année, le 23 août, Barbey remerciait Péladan de son *Salon* dans une lettre plus tard utilisée comme préface à *L'Art Ochlocratique* (8). Le feuilleton du *Constitutionnel* enfin, le 10 septembre 1884, introduisait brillamment au *Vice Suprême* et a son auteur (9).

"Le Connétable des Lettres françaises est mort!

Je ne dirai plus Maître à personne en ce monde" (10). Cette belle proclamation était juste. Lorsque, en une année, meurent Barbey, le 20 avril 1889, et le père de Péladan, le 7 avril 1890, il se trouve doublement libéré et prêt à l'exécution des grands desseins: suivent la rupture avec Guaïta et la fondation de la Rose+Croix catholique (11).

(1) J. Canu, Barbey d'Aurevilly, R. Laffont 1945.

(2) Voir lettre 10, note 5.

(3) Canu, *op. cit.*p. 445.

(4) Bloy le laisse entendre dans sa *lettre à Léon Deschamps* in *O.C.*, Mercure de France, tome XV, p. 243.

(5) *Les vieilles actrices.*

(6) Voir lettre 10.

(7) Voir catalogue de la collection de Madame D..., vente à l'hôtel Drouot, 23 et 24 avril 1975, n° 69.

(8) Dalou, 1888.

(9) Article utilisé comme préface au *Vice Suprême*.

(10) "Commémoration" in *La Victoire du Mari*, Dentu 1889, p.XXXVI.

(11) Rupture en juin 1890, fondation en août 1891.

NOTE

Cette correspondance, inédite à notre connaissance, est conservée à la Bibliothèque Nationale de l'arsenal (Fonds Lambert).

Nous avons corrigé quelques fautes d'orthographe et régularisé la ponctuation, à laquelle Péladan est, souvent, inattentif.

Hormis la lettre n° 5 et la "préface" de *L'Art Ochlocratique*, les lettres de Barbey ne nous sont pas connues; comme l'indique une note de P. Lambert dans le dossier de l'arsenal, la réponse de Péladan à la lettre n° 5 du 11 août 1884 a été publié par R. Martineau à la page 45 *d'Aspects méconnus de Barbey d'Aurevilly* (Sorlot, s.d).

On notera que Péladan signe parfois *Médorack*, son nom "magique", (lettre 19 et 23), et fait d'autrefois suivre son nom du signe de Neptune (lettres 15 et 17).

Notons enfin que la correspondance est parisienne le plus souvent; mais Barbey est parfois à Valognes, où lui écrit Péladan, parfois de Nîmes...

Pour en faciliter la lecture, et vu la difficulté de dater exactement certaines lettres, nous avons regroupé l'ensemble sous quatre rubriques:

I Du *Vice Suprême* à *L'initiation sentimentale*.

II Autour de Madame Couve.

III Autour d'Armand Hayem.

IV Billets divers.

Nous remercions tout particulièrement Me Guy Fraissinet et Mme Wilmot-Roussel pour l'aide considérable qu'ils nous ont apportée.

I. DU *VICE SUPREME* A *L'INITIATION SENTIMENTALE*

LETTRE 1 (Juillet 1884)

Mon bien cher Monsieur d'Aurevilly,

Voici le fait de lettres qui doit me valoir de vous les éperons de romancier (1). Conscient de mon immérite, c'est à votre condescendante amitié que je m'adresse.

A jeudi, vers cinq heures, je vous en prie. Ce serait pour Mme Maillat (2) et pour moi un vrai chagrin que de ne pas vous avoir à cette soirée.

Votre bien dévoué vassal

J. Péladan

On peut supposer que cette lettre non datée accompagnait le manuscrit du *Vice Suprême* remis à Barbey; elle serait alors de l'été 1884.
Elle est écrite au verso de la reproduction d'une gravure. Dans la marge de celle-ci, au recto, quelques mots de la main de Louise Read.

(1) Autrement dit, l'article du *Constitutionnel* qui servit de préface au *Vice Suprême*.
(2) Henriette Maillat, née Picot (1849-1906) hanta les milieux littéraires. Elle fut la maîtresse de Péladan entre 1884 et 1887, puis celle de Bloy et de Huysmans. Elle inspira certains traits de Madame Chantelouve *(Là-bas)* et d'Ysolde Fouillard, la *Maîtresse d'esthètes* de Willy. Il semble très exagéré de soutenir comme on l'a fait que Péladan la peignit sous les traits de la princesse d'Este dans le *Vice Suprême*.

LETTRE 2

Mon bien cher Monsieur d'Aurevilly,

J'aurai l'honneur et le plaisir très grands de vous présenter mes hommages dévoués dimanche prochain; & ce mot n'est qu'une requête.

Si vous avez un exemplaire des Memoranda (1) ayez la toute bonté de me l'envoyer tout de suite. Je me permets ce tout de suite, car devant m'arrêter à Lyon & Dijon, il faudrait que je reçusse le volume le

que mes intérêts et mes sentiments ne se connaissent pas.

Bardin (4) se lamente de ce que vous ne lui renvoyez point d'épreuves; cela rendrait service à la librairie que l'impression fût terminée le 1. septembre.

Veuillez considérer, mon bien cher Monsieur d'Aurevilly, que j'attends votre réponse pour donner ou suspendre le bon à tirer; la promptitude de la décision est tout ce que je me permets de réclamer de votre amitié.

Avec mes respects profonds, daignez croire à l'absolu de mon dévouement.

Joséphin Péladran.

P.S. Veuillez offrir mes respectueux souvenirs à Mlle Read.

(1) Dans son article, Barbey reprend certaines de ces critiques.
(2) L'un des personnages du *Vice Suprême*.
(3) L'éditeur Jouaust ne paraît pas avoir publié d'édition de Laclos à cette époque.
(4) L'imprimeur de la *Librairie Moderne*, qui préparait la publication du recueil d'articles de Barbey *Les vieilles actrices*.

LETTRE 4 (début août 1884)

Mon bien cher Monsieur d'Aurevilly,

Je vous suis mille fois reconnaissant du souci de moi et de mes heurs que vous daignez prendre alors que la douleur physique la plus exaspérante vous tient. J'ai questionné mon frère (1); il prétend l'opium dangereux & vous conseillerait bien plutôt cinquante grammes d'huile de foie de morue, mais je vous dirai de vive voix, dans quelques jours, ce que sa thérapeutique édicte. Mon livre vous attendra, Mon bien cher Monsieur d'Aurevilly, fût-ce un mois. Cependant si vous préférez une date, mettons que le 5 septembre vous remettrez l'article; de cette sorte, nul dommage (2)!

mercredi 12, au soir, pour le pouvoir savourer en wagon.

Daignez croire à mon dévouement.

Joséphin Péladan

(1) Probablement pour préparer l'édition des *Vieilles Actrices*, de Barbey; voir, lettre 5, les remarques relatives à l'exemplaire de Louise Read.

LETTRE 3 (Août 1884)

Mon bien cher Monsieur d'Aurevilly,

"J'espérais", comme on dit en provençal pour "attendre", une lettre de jugement sur le Vice Suprême; voilà pourquoi je suis resté sans vous rien écrire.

Madame Maillat me transmet votre jugement, j'y souscris en thèse absolument, mais la raison n'est pas ce qui guide les parutions: & je me hâte de vous mander l'impossibilité de retard et de retouches, afin que vous ne m'exhortiez point vainement.

Oui, ce n'est pas mûr: mais c'est cliché; Oui, cela peut fermer le Louvre, mais je ne veux pas y entrer par la poterne des concessions. Oui, le magisme ne sera accepté de personne (1), mais la probité intellectuelle est de dire toute sa pensée. Je demeure d'accord de tout, mais du 15 au 20 août, on tirera onze cents.

"Au hasard, Balthazar" selon la devise des Princes des Baux (2).

Voulez-vous, pouvez-vous faire pour mon roman ce que vous proposiez à Jouaust pour le Choderlos de Laclos (3)?

That is the question!

Si oui, daignez m'envoyer recommandé le manuscrit de l'article, pour gagner du temps; j'en ferai deux copies, une que je vous renverrai pour le Constitutionnel, une autre pour l'imprimerie.

Si non, daignez me le dire tout de suite; vous savez, je pense,

Excusez ma brièveté; je veux vous répondre immédiatement & d'un autre côté on m'attend pour me monter la plus belle collection qui soit de moulages romains. Laissez-moi vous dire seulement combien je suis touché de l'amitié dont vous daignez m'honorer.

Votre respectueux fidèle

Joséphin Péladan

(1) Adrien Péladan (1844-1885), frère aîné de Joséphin, était médecin; il s'intéressa particulièrement à l'homéopathie. Sa mort (due à l'erreur d'un pharmacien de Dresde) inspira à son frère une longue oraison funèbre. La grave maladie hépatique dont souffrait Barbey en 1884 fut soignée par le Dr Robin.

(2) Le 5 septembre était aussi le jour où Rops devait remettre à Péladan le frontispice du *Vice Suprême* (lettre du 29 août 1884, in *La Grive*, n° 125 (1965), p.17).

LETTRE 5 Paris, 11 août

Mon cher Monsieur Péladan

Je vous envoie, en toute hâte, l'épreuve déchirée de Bardin, reçue hier, parce que vous avez toute autorité pour vous plaindre et pour faire changer (1) un travail si contraire à nos résolutions.

Nos résolutions, c'était de faire un livre, du format de mes Memoranda et comme vous en aviez un exemplaire (celui, je crois, de Mlle Read).

Ils nous donnent un exemplaire lilliputien du format de la Veilleuse (2)!

Vous m'aviez promis des culs-de-lampe, élégants, appropriés, le plus possible, au texte.

Voyez ceux-ci! Jugez par vous-même! Est-ce assez affreux?... des minerves avec leurs boucliers et leurs lances! des messieurs tout nuds etc. etc.

C'est laid, bête et vieux.

Quelques simples fleurons ou fleurettes vaudraient mieux que tout cela!

Mon cher Monsieur Péladran, j'aimerai mieux renoncer à publier mon volume que de le publier dans des conditions si misérables. Je n'ai pas soif du tout de publicité et s'il faut boire dans un pareil godet, j'aime mieux m'en passer.

Lettre à en-tête *Nevermore*. Déchirée et recollée, la fin manque; il s'agit vraisemblablement d'un brouillon de Barbey.

(1) barré: ce qui est.
(2) *La Veilleuse* était le petit périodique satirique- réplique de *La Lanterne*- où Barbey avait publié les portraits rassemblés dans *Les Vieilles actrices*.
Cette lettre n'étant pas mentionnée par J. Petit dans le catalogue des lettres publiées de Barbey (Revue des lettres modernes, serie Barbey d'Aurevilly, n° 10,1977,p.179), nous la tenions pour inédite, quand il nous est apparu que J. Gautier la publia dans *Lettres et fragments de Barbey d'Aurevilly*, Aubier, 1958, p.73.
Nous la publions cependant ici, en rectifiant la date (J.Gautier la datait "sans doute des années 1885-1886-1887")et en l'éclairant par le contexte, soit la publication des *Vieilles Actrices*.

LETTRE 6 (septembre 1884)

Mon bien cher Monsieur d'Aurevilly,

Laissez-moi vous peindre le désespoir d'un imprimeur! Bardin a le plus absolu besoin du caractère des Vieilles Actrices pour composer Le jeune antique (1) et puis pour Frinzine (2); veuillez revoir les épreuves; chaque jour de retard coûte du dédit à Bardin.

Je viendrai demain à une heure les prendre & vous prendre l'original des lettres patentes de noblesse littéraire que vous m'avez si miséricordieusement octroyées. Au lieu du jour de la lune, c'est le jour de mars qu'a paru mon apothéose & mars étant mon ascendant (3). Excommuniez l'incorrigible adepte!

Tout vôtre avec mille respects
J.Péladan

Sur papier à en-tête de la *Revue des Livres & des Estampes / A la Librairie Moderne / Paris rue d'Argenteuil, 16*, dirigée par Péladan d'octobre à décembre 1884.

(1) Cet article consacré à Prévost-Paradol est le dernier texte du volume.
(2) Frinzine était éditeur.
(3) L'article de Barbey sur *Le Vice Suprême* était paru le 10 septembre dans le *Constitutionnel*.

LETTRE 7 (septembre 1884)

Mon Ami,

Je vous réécris quémandeusement: tout à l'orgueilleuse joie de votre magnifique article, j'avais un instant oublié que je dois vivre de ma littérature; & je viens vous prier d'écrire à Goudeau (1) qui fait les livres à l'Echo de Paris, de s'évertuer à mon intention.

Je lui ai envoyé le Vice, ainsi qu'à ce triste sire de Scholl (2); mandez-lui de me faire un articulet, s'il peut, en soulignant que l'éreintement m'est aussi utile que la louange & qu'il ne se gêne pas, & me servira pourvu qu'il parle, quel que soit le ton. Je lui revaudrai cela à l'Artiste ou dans ma revue (3); à votre prochain voyage à Paris, dites à Tresse de m'envoyer votre livre.

Votre ami très reconnaissant

Joséphin Péladan

(1) et (2) Nous ne connaissons pas de compte-rendu du *Vice Suprême* dû à Emile Goudeau. Aurélien Scholl était rédacteur en chef de *L'Echo de Paris*.
La Revue des Livres et des Estampes; voir lettre 6.

LETTRE 8 (mars 1885)

Mon cher Monsieur d'Aurevilly,

Je viens de voir Lefèvre, qui n'avait reçu aucun mot de vous: il m'a conseillé de voir Gibiat dès demain avant midi, car l'exposition Delacroix

appuie ma demande & me donne un bon début (1)

Permettez-moi donc d'être pressant car la nécessité me presse singulièrement & là est mon excuse.

Permettez-moi, dis-je, de venir demain matin prendre à 10h 1/2 un billet que je porterai à M. Gibiat à 11h 1/2.

"Prenez ce critique d'art, je vous le garantis", quelque chose d'analogue doit suffire.

Ne vous étonnez pas trop de la hâte que je vous demande, car les circonstances me bousculent déjà et si j'attends, je serai renversé!

Pardonnez-moi donc l'irrespect de ma brusque requête, vous savez de quelle adoration affectionnée sont faits les sentiments de

votre serviteur

Joséphin Péladan

P.S. La préface de M. de Molènes paraîtra en article, c'est entendu, veuillez me la procurer tout de suite, Alboize la fera passer (2).

En-tête de la *Revue des Livres et des Estampes* (mais différent de la lettre 6), en outre chimère et devise.
(1) Du 6 mars au 15 avril 1885 se tint à l'Ecole des Beaux-Arts cette exposition Delacroix, destinée à permettre l'érection d'un monument au peintre.
(2) Barbey écrivit une préface pour les *Histoires et Récits militaires* de Paul de Molènes (librairie des bibliophiles, 1885)- ainsi d'ailleurs que pour *La côte d'Adam* publié par Mme de Molène sous le pseudonyme d'Ange Bénigne (1886).

LETTRE 9 (27 juillet 1885)

Mon cher Monsieur d'Aurevilly,

J'ai su par le Seigneur Armand (1) que vous étiez en proie à votre vautour (2), et si vous avez, à Paris, ses innumérables degrés, ici vous devez être doublement dévoré.

Curieuse! commence à l'Echo de Paris après-demain (3), je crois;

j'ai déjà renvoyé les premières épreuves corrigées; imaginez-vous que j'ai encore deux cents pages à écrire, et que tout ce retard est impossible; ça me met un petit vautour assez formidable au cerveau.

Il a été entendu avec Valentin Simond que le service de l'Echo de Paris vous serait fait; veuillez donc réclamer si on l'omettait. Je vous envoie pour Frinzine un article italien sur les juges jugés (4). J'ai peur que Curieuse ne soit ni assez transcendantale pour mes pairs, ni assez amusante pour le public & avoir manqué du même coup les deux buts.

Si vous trouvez que je me trompe écrivez-le moi, car votre suffrage est celui qui m'importe le plus au monde; & si vous jugez que mon appréhension est juste, mandez-le moi aussi, je suis de reins à entendre la vérité la plus foudroyante.

Excusez-moi d'une brièveté que la copie m'ordonne et daignez croire à l'absolu dévouement de votre respectueux ami

Joséphin Péladan

Nîmes, 10 rue de la Vierge

P.S. Je vous ai fait envoyer la Revue du Monde Latin; dans quelques jours vous recevrez le troisième et dernier article (5), honorez-moi de lire seulement la conclusion sur la question latine.

L'article de l'Artiste sur les juges est bien en retard mais il n'y a rien de ma faute, puisque je l'ai remis à Alboize avant celui de la Jeune Belgique. Le prochain n° de cette dernière revue contient la reproduction de J. B d'A. Ses poésies inédites & ses livres perdus (6). Je vous l'enverrai. Croyez que je regrette de n'avoir pas de plus sonores clairons pour dire votre nom,- mais moralement et immoralement même tout est dans l'intention.

(1) Armand Hayem. Voir lettre 18 à 21.
(2) Allusion à la maladie de foie dont souffrait Barbey; *ici*: à Valognes.
(3) *Curieuse!* parut en feuilleton dans *l'Echo de Paris* à partir du 28 juillet au 27 septembre 1885. Valentin Simond était le directeur de ce journal.

(4) *Les Critiques ou les Juges jugés* est un volume de la série *Les oeuvres et les Hommes* où Barbey recueillait ses feuilletons.

(5) Il s'agit du "salon de 1885", paru de Juin à Août 1885 dans la *Revue du Monde Latin*; la conclusion à laquelle Péladan fait allusion ne manque pas de force:"... la victoire de Samothrace se précipitera de sa proue pour ne pas assister au triomphe du Yankee. (...) Je dis à l'art latin: "Tu seras catholique ou tu ne seras pas car l'heure a sonné de la grande sommation: "Rome ou New-York? - Latin ou Yankee?- Catholicisme ou Barbarie?- Jésus ou Barrabas?"... (p. 501).

LETTRE 10 (1886)

Mon très cher Monsieur d'Aurevilly ou Rollon (1)

Car la très shakespearienne pourtraicture que vous avez eu la bonne amitié de m'envoyer est une merveille d'intensité (2); c'est à la fois le pirate qui est en vous, le grand condottiere qui n'a pu avoir lieu- et c'est aussi le pirate passionnel, allumant à lui-même sa torche pour engendrer des âmes, ces vaisseaux toujours en détresse. Accolez votre photographie avec la Gattamelata du Giorgion; même androgynat expressif; même sceau florentin: la tristesse dans la force. Je ne vous admirerais pas & je ne vous aimerais pas, vous ne seriez ni le grand poète ni le grand coeur, vous ne seriez que cette tête, que vous resteriez par elle, pour tous les esthètes; l'objectif a eu l'oeil plus peintre que Levy (3), voilà bien le duc normand; et il m'est clair que le grand Pheibos, abaissé par les destins à l'enregistrement de la binette humaino-crétine a lancé sur cette plaque un rayon digne du modèle, & a fait un tableau, non une photographie.

Notre ami Don Juan d'Armana (4) est à Plombières; il m'y a convié & je l'y aurais suivi, n'était mon grand labeur. S'il faut en croire Monsieur Buet (5), mon occupation serait moins platonique; il a dit, avec sa discrétion ordinaire à ne pas s'occuper d'autrui: "Monsieur d'Aurevilly annonce le prochain mariage de Péladan, tout le monde attend la lettre de faire part".

Ce produit spécial au 18 de l'avenue de Breteuil m'est un peu indifférent, mais j'ai eu à défendre à ce propos votre discrétion, & j'en veux à M. Buet de vous mêler à des commérages où il engloberait Harpocrate lui-même, j'en jure! Le mariage qui m'occupe, c'est celui non sacramentel, de la Princesse Paule et de Nébo. Je cherche la grande allure d'une Erotie; et des rites d'alcôve larges comme un cérémonial asiatique (6).

J'ai de plus en plus d'extraordinaires matériaux pour votre An Mil (7), mais je ne sais si les Byrons n'ont pas eux tous les ingrédients de leur oeuvre; & si le don de spécialité (dans le sens où Balzac l'entend (8)) ne doit pas supprimer comme inutile tout apport déductif.

Je ne veux pas abuser, même en écriture, de votre bénignité envers moi, & je vous redis avec ma respectueuse affection mon absolu dévouement.

Joséphin Péladan

Seigneur, n'oubliez pas votre féal si la page d'histoire (9) paraissait avant mon retour à Paris.

(1)"Le pirate-duc" Rollon Langrune, double de Barbey, est le narrateur du *Prêtre Marié*.

(2) Sans doute la photo de Mélandri.

(3) Le célèbre portrait de Barbey par Lévy date de 1882.

(4) Armand Hayem. Sur celui-ci, et ce surnom, voir lettres 18 à 21.

(5) Charles Buet était le directeur de la revue catholique *Le Foyer* où il accueillit entre autres Bloy et Péladan. Le 1er décembre 1881, ce dernier y publia sa première oeuvre, une nouvelle, *Le Chemin de Damas*.

(6) Il s'agit de *l'Initiation sentimentale*, tome III de *l'Ethopée* (1887).

(7) Sur ce projet de roman historique normand abandonné, voir J. Canu, op.cit.

(8) Voir la *XVI pensée* de Louis Lambert.

(9) *Une page d'histoire*, publié chez Lemerre en 1886.

LETTRE 11 (1887)

Mon très cher Monsieur d'Aurevilly,

Votre amitié ferme comme toute expansion d'un être de force n'a nul besoin d'être substante par de sentimentales attentions; mais la mienne ne veut pas se priver de vous dire le manque où je suis de vous.

Il y a dans votre commerce, une aération hautaine dont on sent le prix alors que l'éloignement en prive.

La Jeune Belgique va publier mon études sur vos sensations d'Hommes d'Etat (1); j'ai un peu vilipendé M. Havet (2); mais sur le caractère protestant de ses origines: l'homme vous a plu mais l'oeuvre vous inspire de la détestation comme à moi.

Encore un mois ou deux d'exil, & je rentrerai avec la joie d'un dévot dans l'intellectuelle chapelle de la rue Rousselet.

Votre ami infiniment respectueux

Joséphin Péladan

En tête: chimère et devise.

(1) Le titre exact est *Sensations d'Histoire*, tome VIII des *Oeuvres et des Hommes* (1887).

(2) Membre de l'Institut, professeur au Collège de France, Ernest Havet publia en 1884 le dernier volume du *Christianisme et ses origines*, titre auquel Péladan fait plus loin allusion. *Sensations d'Hommes d'Etat* est dédié à E. Havet en des termes qui éclairent la lettre:

Mon cher Monsieur Havet,

Permettez-moi de vous mettre orgueilleusement dans le décaméron de mes amis. En vous dédiant ce volume des Oeuvres et des Hommes je suis heureux d'attester hautement, devant tous, que la conscience est la plus grande chose qu'il y ait parmi les hommes, et que le plus intolérant des catholiques, qui est moi, sait rendre hommage à la conscience d'un philosophe tel que vous.

II. AUTOUR DE MADAME COUVE

Les lettres suivantes se rapportent à un personnage que l'histoire littéraire n'a, injustement, pas retenu, et qui joua, pendant quelques années, un rôle important auprès de Péladan.

Clémence Basset, née en 1849, était fille d'un pasteur genevois. Elle épousa le banquier marseillais Henry Couve et mena une vie brillante, tenant à Paris un salon l'hiver; elle fut vite brouillée avec la bonne société protestante de Marseille.

Son amitié passionnée avec Péladan dura, semble-t-il, de 1885 à 1888; mais dès 1883, il louait au Salon la beauté de son portrait par Cabanel. En 1887, il écrivit une longue introduction pour la traduction qu'elle publiait de *The House of Life*, sonnets de D.G. Rossetti. Transposant enfin Marseille à Lyon, Péladan donna avec *Istar* un portrait de Madame Couve.

Celle-ci se retira à Monte-Carlo à la mort de son mari, elle y mourut le 7 janvier 1914.

Nous reviendrons sur Clémence Couve dans un prochain article.

LETTRE 12

Mon très cher Monsieur d'Aurevilly,

Je vous remémore que demain lundi, à 4h, Madame Couve par moi escortée, vient vous voir, comme il a été convenu & dans l'espoir d'emporter une promesse pour mercredi ou jeudi.

En hâte et très cursivement votre ami respectueux

Joséphin Péladan

LETTRE 13

Mon très cher Monsieur d'Aurevilly,

Reichenberg (1) qui est très amie des Couve, apprenant que vous dînez chez eux samedi a demandé d'y venir. Avant de rien lui répondre, Madame Couve veut savoir ce qui vous agrée- et cela seul lui agréera.

J'ignore si l'actrice se souvient des ronces du Nain Jaune (2); mais elle a manifesté un tel désir admiratif de vous rencontrer, en même temps qu'Houssaye qui est du dîner, qu'on espère votre liceat en vous reconnaissant le droit au veto

A vous de coeur

J. Péladan

& dites votre réponse au jeune André Couve, porteur de la missive.

(1) Charlotte Reichenberg (1853-1924) était l'une des plus célèbres actrices de l'époque; entrée à 15 ans à la Comédie-Française, elle en devint sociétaire en 1872. Agnès fut l'un de ses grands rôles; elle créa entre autres *Le Monde où l'on s'ennuie* et *Les Corbeaux*. Elle se retira en 1898.

(2) Où Barbey avait quelque temps tenu la chronique dramatique.

LETTRE 14

Mon très cher Monsieur d'Aurevilly,

Maintenons notre dîner chez Madame Couve, à samedi; si vous le voulez, mon dîner d'éditeur est remis a mardi.

Demain à quatre heures, je viens vous prendre; j'ai averti chez Lemerre qui nous attendra jusqu'à cinq heures (1). Vous me rendez un service plus grand que s'il s'agissait de moi; & vous le rendrez à une femme qui n'a pas besoin d'être votre obligée pour vous aimer, mais qui bénira ce contretemps, si vous lui faites l'honneur de contrecarrer la malchance qui la point.

Persée de l'andromède de l'édition, à demain donc, 4 h.

Votre respectueux et reconnaissant.

J. Péladan

(1) Rendez-vous relatif à la publication de *La Maison de Vie*. Barbey dissipa-t-il les obstacles? Nous ne savons; en tous cas, le livre parut peu après.

LETTRE 15

Mon très cher Monsieur d'Aurevilly,

Demain lundi Madame Couve va voir Mademoiselle Read & en sortant de chez elle nous viendrons vous rapporter vos gants.

J'espère que vous voudrez bien nous recevoir, vers quatre heures et demie.

Si cela vous dérangeait cependant, Madame Couve ne veut pas que j'insiste.

A vous donc et à demain en grand respect amical

Joséphin Péladan

LETTRE 16

Grand ami,

Vous êtes immanent aux Platanes (1); & la Princesse Clementia et moi communions en J.B. d'A. Donnez- moi un tout petit signe de vie amicale sur une carte, ce sera double joie pour deux coeurs vôtres. Le génie est une prêtrise, & votre grande âme plane, comme un témoin auguste au-dessus d'un sentiment où votre parole vibrera toujours.

Votre fidèle

Péladan

28, rue Grignan,

Marseille

(1) A Marseille, où demeurait Madame Couve.

LETTRE 17

Mon très cher Monsieur d'Aurevilly, (1)

Défiguré par une névralgie, j'en suis réduit à vous faire épistolairement cette prière de sagitter un quatrain au bas du portrait destiné à Madame Couve.

Il trônera dans son salon & ça lui serait une revanche glorieuse contre la malveillance provinciale sans parler du caractère de relique d'admirative qu'elle y verrait.

Je n'insiste pas plus ayant très mal à la tête et partant à l'entendement.

Exaucez-moi: ce sera un cierge de plus aux girandoles de ma gratitude.

Votre respectueux ami

J. Péladan

III. AUTOUR D'ARMAND HAYEM

"Vers 1874 Barbey s'était lié d'amitié avec les frères Charles et Armand Hayem, riches négociants en soieries" écrit J.P. Seguin (1). Armand Hayem invitait souvent Barbey dans sa villa d'Enghien. Degas, habitué lui aussi, a laissé plusieurs croquis des soirées dans le salon Hayem.

Armand Hayem publia plusieurs volumes; il paraît avoir été obsédé par le thème de Don Juan. Dans les années qui nous occupent, il donna chez Lemerre *Don Juan d'Armana*, drame en 4 actes (1886) et un essai, *Le Don Juanisme*. Sous le pseudonyme de Victor Sem, il est l'auteur de différents essais politiques.

Il fut lié à Péladan, qui lui dédia *A Coeur Perdu* en 1887, et le cite parfois.

Devenu neurasthénique, Armand Hayem se suicida en 1890.

(1) *Barbey d'Aurevilly, documents iconographiques*, Pierre Cailler, Genève, 1961, n° 89-91.

LETTRE 18

Très cher Monsieur d'Aurevilly,

Je pars pour plus longtemps que de coutume & pour des circonstances spéciales; pourriez-vous venir dîner lundi soir chez Hayem. Vous l'avez souhaité & je voudrais vous faire ce plaisir, qui sera pour moi bien plus grand.

Ne mandez rien rue Saint-Benoît (1); je n'y suis plus. Ceci pour vous seul.

Votre respectueux ami

Péladan

(1) Péladan habita quelque temps au 2 de cette rue; la précision "pour vous seul" et sur l'enveloppe, la mention "Très personnelle" font supposer que Péladan tentait de rompre- difficilement- avec Henriette Maillat.

LETTRE 19

Monseigneur le Grand Ami,

Armand revient le 7, il me prie de m'entendre avec vous pour venir dans la semaine dîner à Saint-Gratien (1). "Il y a très longtemps que je n'ai été encadré de vous deux & ce cadre me manque au fond". Comme je suis moi-même très bousculé par A Coeur Perdu (2), je vous objurgue de me fixer dès maintenant si possible le jour de vous aller prendre.

Votre respectueux ami

Médorack

(1) Où demeurait A. Hayem, non loin d'Enghien.
(2) Quatrième volume de *l'Ethopée*, paru en 1888.

En-tête, cachet à la chimère.

LETTRE 20

J'attends, Seigneur, mandement de votre jour d'aller à Saint-Gratien en vous objurgant que ce ne soit pas ce jeudi où je dois être chez Madame Talabot.

Je souhaiterais que les trois Oeuvres et les Hommes fussent griffés pour les envoyer le jour où je viendrai vous prendre: songez un peu griffant au plaisir qu'un mot peut faire à elle - venant de vous (1).

Votre ami respectueux

J. Péladan

(1) Envois requis probablement pour Mme Couve; nous ignorons qui était Madame Talabot.

LETTRE 21

Lundi 10 h matin

Mon cher Monsieur d'Aurevilly,

Madame Hayem me mande qu'Amandine étant malade elle préférerait que nous vinssions déjeuner mardi non dîner ce soir ni l'autre.

J'ai trop d'affaires pour vous aller prendre demain matin, mais j'espère que j'aurai la joie de vous trouver chez Don Juan vers midi & 1/2.

Votre respectueux ami

Joséphin Péladan

Couronne bleue gravée en haut, au centre.

IV. BILLETS DIVERS

LETTRE 22

Grand Maître & Grand Ami,

Je ne vous écris pas parce que vous n'y tenez nullement; mais je vous aime avec le coeur aussi sempiternel que mon esprit en son admiration.

& il m'est triste de lire partout un compte-rendu d'un nouveau J. B d'A à propos duquel vous marquez un oubli qui ne mérite pas

ma respectueuse amitié

Joséphin Péladan

à Nîmes, 10 rue de la Vierge.

LETTRE 23

Grand Ami,

J'ai le regret de ne pouvoir mettre ma main dans la vôtre.

Mais vous êtes de ceux, toujours présents, par la force et le

charme de votre glorieux coeur.

Les premiers jours de février me seront fastes, puisque je vous y reverrai.

Votre fidèle et respectueux

Médorack

LETTRE 24

Monseigneur Le Grand Ami,

Je ne pourrai pas vous voir avant samedi. Est-il convenu que je viens vous prendre mardi, avant trois heures pour aller à Auteuil, visiter Madame Isabelle?

Si oui, cela est bien; sinon, ne me mandez rien encore, je passerai toujours vous remettre mon eau-forte (1)

Votre mage

Péladan

(1) Frontispice d'un volume de l'Ethopée, probablement.

LA CULTURE POTACHIQUE A L'A$SAUT DU SYMBOLISME

LE CAS JARRY

L'enfant comme personnage autonome envahit la littérature française à la fin du XIXe siècle. Ou plutôt il passe au premier plan, doté d'un statut spécifique, qui n'est plus celui de l'adulte en devenir. Alphonse Daudet, Anatole France, Julles Vallès et plus encore Jules Renard qui aura recours au théâtre, contribuent à lui donner la parole, avec un bonheur plus ou moins certain à nos yeux , dans la mesure où l'écrivain professionnel récrit et recrée l'enfance. Sa vision adulte, les contraintes du genre littéraire qu'il cultive, viennent s'interposer entre la fraîche et naïve perception vécue et le portrait littéraire qu'il en trace. Aussi ce personnage nouveau, en passe de devenir un type, est-il abondamment étudié de nos jours.(1)

Ce que l'on a plus de difficulté à se représenter, bien qu'il ait été l'objet de nombreuses études (2), c'est le concept de "culture scolaire", élaboré à l'époque de référence. Il est, en général, abordé par les pédagogues et les historiens dans leurs vastes reconstitutions du "système éducatif" français. Adoptant une position explicitement idéologique, Renée Balibar (3) montre la part de cette culture factice - et, par là, le rôle de l'école comme relai du pouvoir étatique - dans l'élaboration du style des grands écrivains, Flaubert, Péguy, Camus, constituant à leur tour ce qu'elle nomme un "français fictif", compromis entre une langue nationale unifiée et un usage discriminatoire maintenant la barrière dressée entre le prolétariat et la bourgeoisie. Sans nécessairement figer leurs études dans un cadre aussi strict, d'autres chercheurs, reconstituant la formation scolaire exacte, les lectures de jeunesse d'un auteur, ont essayé de montrer co-ment s'élaborait une oeuvre originale, par un système complexe de reproduction et d'opposition, de déformation ou de parodie (4). On voit déjà le parti que l'on pourrait tirer d'un tel travail à propos de Jarry dont l'oeuvre s'est constituée, en majeure partie, dans le système scolaire, que ce soit avec lui ou contre lui!

Mais là n'est pas exactement mon propos. Si je parle de "culture potachique" et non de culture scolaire, c'est que je postule l'existence d'une forme particulière de culture, propre à un groupe social donné et même à une classe d'âge (qui ne coïncide pas nécessairement avec les classes d'âge que connaît l'ethnologie, en général fondées sur les cycles physiques), avec ses rites, ses mythes, ses fêtes, ses lois, son langage, ses pompes et ses oeuvres, si j'ose ici amorcer un thème que Jarry déploiera majestueusement. Il va de soi que cette culture, constituée dans un lieu de transition - et à vrai dire dans les lieux, car là est son épicentre - qu'est le lycée, entretient des relations étroites avec la culture scolaire d'une part, la noble ou bourgeoise de l'autre. Malheureusement, sur cette culture propre aux élèves des lycées et collèges entre dix et dix-huit ans, nous n'avons que peu de lumières pour l'époque actuelle, encore moins pour les temps révolus (5).

L'histoire du terme "potache" est à cet égard fort instructive. Exclu du *Littré* et de l'innénarable *Dictionnaire de l'Académie* en ses diverses éditions, mais figurant dans le *Robert*, le *Bescherelle*, et le *Grand Larousse de la langue française*, il est défini à peu près de la même façon, servant à désigner un lycéen ou un collégien, voire un jeune étudiant, et il est considéré comme appartenant à la langue familière. Curieusement, François Caradec, qui pourtant l'emploie souvent, ne le fait pas entrer dans son *Dictionnaire du français populaire et argotique* (Larousse, 1977). Son étymologie est controversée et comme tout ce qui a trait à l'argot d'un milieu particulier des plus fantaisistes. Gaston Esnault, qui lui con-

sacre une notice importante, en fait une abréviation de "potachien", nom masculin désignant soit un "élève issu d'un lycée ou d'un collège de province", soit un collègien, soit un "haut chapeau rond des pensionnaires", lui-même dérivé de "potagiste", terme qui désignait un demi-pensionnaire dans les collèges du XVIe siècle et resuffixé d'après collégien. Je ne vois pas comment, ai cours de cette évolution, le son ( ) a pu s'assourdir et se palataliser en ( ) ni comment la soupe octroyée à l'élève a pu désigner son chapeau de soie, mais peu importe. Je constate que ce terme se répand à partir de 1850 et qu'il a quelque chose à voir avec la nourriture, laquelle joue un rôle important dans la culture considérée; qu'il a d'abord désigné le pensionnaire ou demi-pensionnaire avant d'être conféré à tout élève de l'enseignement secondaire et, pour finir, à tout homme ayant un comportement de collégien, sur le plan sexuel s'entend (ex : "Mais Monsieur Dieu n'est encore qu'un potache", *L'Amour absolu*, Pl., p. 939). Mais ce mot n'emporte aucune nuance péjorative ni laudative. Quant à l'adjectif "potachique", il s'appliquera, de la même façon, à tout ce qui caractérise l'univers spécial, particulier, à nul autre pareil, du potache.

Cette culture potachique, telle qu'elle s'exhibe publiquement à la fin du XIXe siècle, je vais essayer d'en dégager les traits essentiels à travers l'oeuvre de Jarry, c'est à dire au moyen d'un matériau purement textuel, ce qui, bien entendu, va nous priver de toute la dimension orale et gestuelle d'un phénoméne qui, par définition, se déploie dans l'oralité. C'est qu'en fait nous ne pouvons en déterminer les formes et le contenu que que grâce à l'écrit, grâce à la caution que, bon gré mal gré, lui a apportée le Symbolisme.

Je voudrais cependant nuancer le caractère polémique contenu dans le titre de cet article. Il est généralement admis, par les meilleurs esprits du Collège de Pataphysique en tout cas, que Jarry chauffe à blanc le Symbolisme, pour le transformer et le dépasser et le transformer, de la même façon qu'une barre de métal devient, sur l'enclume, fer forgé. Mais je ne prétends pas qu'il y ait eu complot, encore moins lutte ouverte, ni que ce processus se soit déroulé de manière concertée, ni que Jarry ait délibérément renversé le Symbolisme. D'abord parce qu'il n'avait pas une conscience très nette de ce qui allait le remplacer, ensuite parce que le Symbolisme a lui-même favorisé, de tous ses moyens, la manifestation d'une culture nouvelle, sa reconnaissance et sa prise en charge par les Belles Lettres ou, si l'on veut, l'institution littéraire, du moins la fraction où s'élaborent les codes, l'esthétique. Il s'agit ici de comprendre, par conséquent de reconstruire, et non pas à ma guise, mais de façon à rendre compte du phénomène dans son ensemble, y compris dans ses aspects contradictoires.

Lorsqu'il arrive à Paris, Jarry est à même de constater que la pointe extrême de l'institution littéraire, là où se concentrent les innovations, est occupée par le Symbolisme. Il l'investit en faveur des valeurs nouvelles dont il est porteur, et qui sont simplement le produit de l'école des notables où s'est déroulée sa formation, et dont il est lui-même un fleuron honorable, ne l'oublions pas, s'étant vu décerner un premier accessit de version latine au Concours général des lycées et collèges en 1889. Or ces valeurs que la prétendue grande littérature refuse, constituent l'essentiel d'une culture minoritaire qui demande moins à occuper le devant de la scène qu'à être reconnue et acceptée, ce que Jarry a obtenu, au regard de l'histoire.

Si le raisonnement que je viens d'exposer est cohérent, la première démarche de Jarry, en sa qualité de porteur d'une culture non reconnue, sera d'investir le secteur du champ culturel qui lui semble le plus à même de reconnaître les nouvelles valeurs, et de s'y installer à son aise de façon à l'orienter et, qui sait, le régenter. Or, lorsqu'il regagne Paris, où s'édictent les modes artistiques, Jarry se trouve devant un Naturalisme triomphant dans le genre romanesque, mais qui ne constitue plus un groupement de jeunes écrivains, et face à un Symbolisme qui représente incontestablement l'avant-garde, cristallisant toutes les aspirations de la jeunesse, constituant, par de multiples relais institutionnels, un réseau accueillant dont Mallarmé est le maître vénéré. Il faut naturellement exclure du tableau qui se présente aux yeux du futur littérateur le courant classique qui, par définition, ne pourrait l'agréer (6). Jarry se voulant poète, il l'écrit en termes précis au directeur du *Mercure de France* (et la syntaxe n'est pas sans importance) : "Quel est pourtant le poète jeune qui ne rêve d'écrire un jour au *Mercure*?" (7), son choix est tôt fait.

En réalité, se préparant à la carrière honorable de professeur, récemment revalorisée, transformée qualitativement, ouverte à un recrutement élargi et promise aux hardiesses de la pédagogie, science toute neuve, Jarry qui se présente trois fois au concours d'entrée de l'Ecole Normale Supérieure, manquant de peu l'admission, et qui échoue aux deux sessions de l'examen de licence es-lettres en 1894, n'a pas une stratégie préalable. Il entre en littérature, comme on dit dans les manuels, par une voie peu banale, celle des concours journalistiques. Entre février et août 1893 quatre de ses oeuvres sont primées et publiées par l'*Echo de Paris littéraire illustré*, en son supplément hebdomadaire. Il y gagne l'amitié de Marcel Schwob et les encouragements de Remy de Gourmont, l'éminence grise du *Mercure de France* , toujours à l'affût de talents ignorés (8). Dès lors, il lui est possible d'investir les lieux stratégiques du Symbolisme, ceux qui assurent une réputation. Dans le même temps, il fréquente les cénacles de Rachilde au *Mercure* et surtout de Mallarmé; il se lie d'amitié avec des peintres comme Filiger et Gauguin; il publie des articles, moyennant contribution, dans une petite revue, *L'Art littéraire; Les essais d'Art libre* accueillent ses *Minutes d'art* et Vallette le consacre au *Mercure de France*, tout en lui vendant quatre actions de la revue, et dans moins de deux ans Félix Fénéon lui demandera un texte "qui pourtant ne serait pas trop abstrus (la première fois)"... pour la *Revue blanche*. Avec Remy de Gourmont il fonde l'*Ymagier*, collaborant aux cinq premiers numéros, avant de lancer, pour son propre compte, une luxueuse revue d'art, *Perhindérion*, qui n'en aura que deux. D'autre part, les éditions du Mercure de France publient en 1894 ses *Minutes de Sable mémorial* et, l'année suivante, *César Antéchrist* qui seront l'objet de comptes rendus compréhensifs. Il ne lui reste plus, pour obtenir une reconnaissance publique, qu'à se faire jouer par le plus célèbre des théâtres "à côté", *L'Oeuvre*, qui représente le Symbolisme au théâtre, où il a noué des relations suivies avec Lugné-Poë, rendant compte de ses spectacles, avant de devenir lui-même le secrétaire - factotum de l'entreprenant animateur, jusqu'à ce qu'il fasse jouer *Ubu Roi*. Au lendemain de la première, Jules Renard aura beau écrire dans son *Journal* : "Si Jarry n'écrit pas demain qu'il s'est moqué de nous, il ne s'en relèvera pas..." (9) le fait est que Jarry a entraîné l'ensemble du Symbolisme au point exact qu'il avait souhaité, en l'amenant à prendre la défense de l'oeuvre potachique (10). Car Jarry apparaît bien, à ce moment-là, comme un Symboliste authentique. Les gages de son appartenance au Mouvement sont nombreux et variés. Sans entrer dans le détail, il suffit d'évoquer le culte de l'Idée, du mot et du mythe.

Sur les pas du "dissociateur d'idées" que se voulait Gourmont, Jarry commence, dans *Etre et vivre*, par placer la Pensée hors du temps,

puis, par un syllogisme hardi, il démontre, en vertu du principe d'identité des contraires, que "Vivre = cesser d'Exister" moyennant quoi il peut porter un jugement définitif sur l'anarchie, auquel tous les symbolistes pourraient souscrire en bloc, eux qui veulent bien soutenir "la claire tour qui sur les flots domine" (L. Tailhade) à condition que ce soit par le Verbe : "L'anarchie Est; mais l'idée déchoit qui se résoud en acte; il faudrait l'Acte imminent, asymptote presque" (Pl., p. 343). C'est la même sacralisation de l'idée qui domine ses réflexions artistiques, lorsqu'il affirme, en guise de programme, dans la première de ses critiques dramatiques : "Toute connaissance étant comme forme d'une matière, l'unité d'une multiplicité, je ne vois pourtant en sa matière qu'une quantité évanouissante, conséquemment nulle s'il me plaît, et cela seul et véritablement *réel* qu'on oppose au vulgairement dénommé réel (à quoi je laisse ce sens antiphrastique), la Forme ou Idée en son existence indépendantes" (*Ames solitaires*, Pl., p. 1003). Ainsi, ce qui prévaut, ce n'est pas la substance mais la forme, autrement dit le style, l'allure.

Cette poétique, d'essence symboliste, se résume en une formule quasi-mallarméenne, inscrite au linteau des *Minutes de Sable mémorial* : "Suggérer au lieu de dire, faire dans la route des phrases un carrefour de tous les mots" (Pl., p.171) et le titre du recueil en est une application immédiate, télescopant les diverses acceptions des mots : gouttes tombées du sablier de la mémoire - notes d'encre noire indélébile, suivie de ce précepte qui, bien pesé, vaudrait pour toute écriture d'essence symboliste : "Qu'on pèse donc les mots, polyèdres d'idées, avec des scrupules comme des diamants à la balance de ses oreilles, sans demander pourquoi telle ou telle chose, car il n'y a qu'à regarder, et c'est écrit dessus" (Pl., p.173)

Cet élevage de mots à multiples facettes, Jarry le porte à la puissance dix en jouant avec les mythes qu'il fait se rencontrer sur un plan inhabituel et auxquels il impulse des sens multiples, inépuisables. Il est inutile, je pense, de gloser à mon tour, après tant d'autres, sur *César Antéchrist* où, bien sûr, se trouve le mythe gnostique du prédécesseur et adversaire du Christ, mais aussi bien des traits empruntés à diverses traditions religieuses et surtout une réinterprétation personnelle sur laquelle je reviendrai. De la même façon *L'Autre Alceste* déporte la mythologie grecque dans le champ sémitique de la Bible et du Coran, contant en une suite de récits rétrospectifs la tentative de substitution de l'âme de Balkis à celle de Salomon pour permettre l'achèvement du Temple. Portant son imagination vers un orient extrême, Jarry brode à sa façon la légende du *Vieux de la Montagne* (qui, chacun le sait, est le chef respecté des Haschischins) en faisant intervenir Marco-Polo, le Prêtre Jean et Gengis Khan, y mêlant des échos de Salomé. Jeux sur le double du double, sur le masque du personnage - autrement dit *un* masque -, la réalité de l'hallucination, du rêve et du désir, ces ouvrages ainsi que ceux qui paraîtront après *Ubu* - aussi bien *Les Jours et les nuits* que *L'Amour absolu* et même *Le Surmâle* ou *Messaline* -, explorent les mythes et sont créateurs de mythes, illustrant, mieux qu'aucun autre, le roman symboliste, considéré comme un genre impossible.

En outre Jarry ne s'est pas contenté de ces actes multipliés d'allégeance envers le Symbolisme, il a fait mieux, lui rendant le plus bel hommage en érigeant dans *Les Gestes et opinions* un univers imaginaire dont chaque station synthétise les créations picturales, verbales ou musicales de ceux qui représentent le Symbolisme, dressant une double liste des livres pairs et des élus où l'on chercherait vainement le moindre irrespect.

Mais, dira-t-on, si Jarry a, mieux que Doublemain, mené sa barque dans les milieux symbolistes, c'est pour son propre compte qu'il l'a fait, et il n'y a, dans ce périple, aucun indice d'une action en faveur de cette culture occultée, formée dans les lycées rénovés (si peu!) de la IIIe République! C'est que l'on n'aura prêté attention qu'à l'une des facettes des polyèdres évoqués, sans voir très exactement la matière dont ils sont assemblés. Car Jarry, en parfait émule de Rabelais et de Lautréamont, use habilement de tous les moyens que lui offre la "farcissure" en tant que technique littéraire de subversion.

Le premier écrit, publié dans l'*Echo de Paris littéraire illustré* du 23 avril 1893 est un parfait exemple de travesti : "Guignol" présente des fragments d'*Ubu Cocu*, pièce écrite au Lycée de Rennes, dans une enveloppe passablement symboliste. La première partie débute par un lever de rideau angoissant, annonçant en termes hyperboliques la sanglante tragédie de l'*Autoclète* où le Père Ubu s'invitant soi-même chez Achras, collectionneur de polyèdres, après avoir consulté sa conscience et s'être assuré qu'il ne risque rien, empale son hôte comme une bille de bilboquet. Une scène muette relate l'avènement de la "trinité hirsute des Palotins" jaillie "en un élan phallique". Il est probable que leurs inventeurs, qui après tout n'étaient plus des enfants, mais des adolescents travaillés par la sexualité, avaient pensé aux représentations érotiques qu'impliquaient les personnages et les objets qu'ils manipulent, mais ils ne l'avaient pas fait avec l'application de Jarry qui croise les significations symboliques et les surcharge à plaisir (voir le témoignage d'Henri Morin, *Ubu*, coll. Folio, p. 442) à tel point que le rideau se précipite pour recouvrir une scène aussi horrifique et que le phonographe, décrit en une somptueuse prose poétique, calme les nerfs des spectateurs. La troisième partie oppose l'Art et la Science, c'est à dire la méthode artisanale du vidangeur Barbapoux aux inventions scientifiques d'Ubu, "les grands Serpents d'Airain... avaleurs de l'Immonde". Un hymne de grand style célèbre la perfection de la sphère et la dignité de la matière : "Et, par notre art sans parèdre, l'Immonde est glorifié". Madame Ubu suit son amant Barbapoux "en ces lieux où sur les murs se graves de brunis pentagrammes". On connaît la suite : Ubu survenant, éclairé par ses palotins Herdanpo, Mousched-Gogh, Quatrezoneilles qu'en sa majesté il compare aux chérubins célestes - Barbapoux se réfugie dans le tonneau qu'on ne saurait dire etc. L'ensemble de ce "Guignol", reparaissant dans les *Minutes de Sable mémorial*, les contamine irrévocablement. De la même façon, les *Visions actuelles et futures*, déjà citées, renvoient dos à dos l'anarchie et la justice bourgeoise en récusant aussi bien la bombe que la guillotine ou la potence, au profit de la Machine à décerveler, de potachique origine! Que dire aussi du plus symboliste des poèmes recueillis dans les *Minutes*, *les Cinq Sens* associés à l'histoire d'un foetus dans un bocal d'alcool que le narrateur s'en va disposer sur une étagère, où se trouve une image comme celle-ci, propre à ravir l'auteur du *Livre des Masques* : "Je vais remplir ma mission dans l'Ombre, avec un remords réel, comme qui va jeter de la berge aux profonds remous, le pante qui passe" (Pl., p. 208) Le thème foetal, s'il est accentué par le jeune Jarry, et témoigne de son obsession particulière de la mort, est néanmoins d'origine scolaire. On ne mentionnera que pour mémoire l'extraordinaire travestissement que constitue *Haldernablou* nous montrant, en ses prolégomènes, vue depuis l'étoile d'Algol, la colère de Dieu devant les outrances de Sodome et Gomorhe, son phallus sacré s'en allant ramper "à travers un temple croulant", ainsi qu'un mage découvrant son sexe "beau comme un hibou pendu par les griffes". En effet, un tel procès de dégradation, s'il est répandu dans la culture potachique, et à plus forte raison dans toutes les contre-cultures, échappe au cadre de cette étude puisqu'il relève de la "littérature maldoror" mise au jour par Remy de Gourmont et devenue, dès lors, exercice littéraire (11).

Je ne m'attarderai pas sur le système d'enchâssement - nettement mis en relief par Michel Arrivé tant dans ses notices de l'édition de la Pléiade

que dans sa thèse (12) - par lequel *Ubu*, qui relève de la création potachique, rabaisse *César Antéchrist* et toutes les oeuvres où il apparaît, telle *L'Amour en visites*, à la dérision voulue par la jeunesse scolaire, et, inversement, se trouve exhaussé au niveau de la littérature de pointe, si l'on peut se permettre cette métaphore à propos d'un être d'une telle rondeur!

Outre le travestissement et la concaténation, il est un mode de farcissure très subtil, maintes fois utilisé par Jarry : c'est la contamination, par laquelle la pataphysique répand son influence corrosive dans la littérature. Noël Arnaud en a fort bien analysé l'effet-boomerang : "Sous le couvert d'accoter le symbolisme à la 'pataphysique et ainsi de le renforcer (et en effet il le renforce, mais pour son personnel usage) Jarry instille la "'Pataphysique dans le Symbolisme" (13). L'article *Etre et vivre*, déjà cité, qui se présente comme une haute spéculation sur l'anarchie, est précédé par une citation de "Guignol" se référant explicitement à Ubu et à la science dont il est l'inventeur, la pataphysique, et renvoie, sur la fin, aux instruments de cette science : "Mes engins ne sont pas construits; mais avant que l'Etre disparaisse j'en veux noter les symboles..." (Pl., p. 343) Ayant déjà relevé naguère (14) toutes les occurences de la 'pataphysique en dehors des *Gestes et opinions du Docteur Faustroll, pataphysicien*, il me semble inutile d'y revenir, sinon pour noter qu'Ubu lui-même y est donné pour l'auteur de *César Antéchrist* (voir Pl., p. 730) et que des *Eléments de 'pataphysique*, qui seront dans *Faustroll*, sont annoncés en préparation dès les *Minutes de sable mémorial*. Ce qui revient à dire que la 'pataphysique est consubstancielle à Ubu et à l'oeuvre symboliste de Jarry. Née, au lycée, d'un calembour anonyme, (ce pourquoi Jarry interpose une apostrophe entre l'article et le nom, afin d'éviter sa répétition), cette science des solutions imaginaires qui, bien entendu, "canulait" les cours de physique et de métaphysique, prend chez Jarry des proportions considérables, puisqu'il l'investit de ses obsédantes métaphores; mais j'ai cru pouvoir montrer que, par delà ses apparences bouffonnes ou, à l'inverse, gravement raisonneuses, et justement à cause de cette ambivalence, la 'pataphysique exprimait l'esprit d'enfance. Non pas l'innocence chrétienne que lui confère Bernanos, mais, au contraire, une curiosité pour toutes choses, et particulièrement ce qui est interdit ou caché, une inquiétude radicale devant la mort tournée en dérision, une soif inextinguible d'absolu.

Et c'est bien parce qu'ils y percevaient les prémices d'une salutaire révolution que les Marcel Schwob, les Remy de Gourmont et autres lecteurs ou auditeurs de Jarry facilitèrent l'impression de ses écrits. Qui pouvait être dupe en lisant "Guignol" dont l'essentiel de l'action se passe aux cabinets? Certainement pas Schwob. Quant aux spectateurs d'*Ubu Roi*, ils avaient été dûment avertis par la *Revue blanche* : Cette pièce ayant été écrite par un enfant, il convient de signaler, si quelques-uns y prêtent attention, le principe de synthèse que trouve l'enfant créateur en ses professeurs". (*Les paralipomènes d'Ubu*, Pl., p. 467). A déceler les multiples voix du poète, son biographe (15) feint de se demander à combien d'individus il a affaire, sachant très bien que la "simplicité n'a pas besoin d'être simple, mais du complexe resserré et synthétisé" (cf. *'Pataphysique*, Pl., p. 172). En somme, le vivant est nécessairement divers, contradictoire, ambivalent. Au vrai, de quelque façon qu'il la présente, Jarry ne fait que témoigner pour la littérature potachique, l'esprit qui l'anime et la culture sur quoi elle se fonde.

Grâce aux textes rapportés par Jarry, à ceux qu'il a eu la prescience de conserver - je pense particulièrement au manuscrit d'*Ontogénie* découvert par Maurice Saillet - il est possible de dégager les traits essentiels de cette culture potachique. Evidemment, on ne saurait, dans l'ensemble de ces documents, faire le partage exact entre ce qui est propre à l'individu Jarry, ce qui provient de ses camarades de classe connus et repérés par ses biographes, et ce qui appartient à l'ensemble de la catégorie "potache français des années 1880-90". Il n'est pas question de recommencer ici la querelle des médiévistes sur le caractère collectif et populaire de la chanson de geste : la geste ubique (qui n'était alors qu'hébertique) fut conçue, à l'origine, par au moins une classe de lycéens, mais elle a bel et bien été transcrite par les frères Morin et trois ou quatre condisciples, et finalement composée par Alfred Jarry qui en est l'inventeur, au sens légal du terme, si je puis dire : c'est lui qui a cousu les épisodes entre eux, qui les a transposés dans le genre théâtral, qui a rédigé les dialogues, fait éditer et jouer le texte. Ceci démontrant d'ailleurs aux chercheurs épris de théorie qu'il n'y a de culture "en soi", celle-ci étant nécessairement le produit de groupes sociaux donnés, de même qu'il n'y a pas de langue qui ne soit réalisée dans une parole : sous prétexte de clarifier la connaissance, les concepts abstraits nous ont bien souvent fourvoyés dans des débats sans issue parce qu'erronés à la base. Je ne prendrai donc en compte ici, que ce qu'indiquent les textes transmis par Jarry, en supposant qu'ils expriment fidèlement la voix potachique, comme le laisse supposer la formule qualifiant *Ubu Roi* "restitué en son intégrité..."

Prise globalement, cette culture se caractérise par un langage imitatif et parodique; par la création d'un monde, de personnages opposés au monde officiel et aux images modèles; par une thématique triviale et scatologique.

L'expression de l'enfant se forme à partir de modèles établis qu'on lui conseille d'imiter à la lettre. Mais celui-ci, rebelle à l'autorité, reproduit l'exemple avec un léger gauchissement, allant du burlesque à la parodie. Ainsi *L'Enfer* (Pl., p. 28-29) rapporte en alexandrins réguliers la visite dantesque aux mondes souterrains où brûlent ensemble l'élève et le pion ! Ce qui frappe, dans tous les poèmes écrits par Jarry entre douze et quinze ans, c'est la maîtrise dont ils témoignent dans l'ordre de la versification, classique mais aussi romantique, voire parnassienne. Le jeune poète connaît, au printemps 1888, une période de romantisme macabre à laquelle Victor Hugo, le *Faust* de Goethe, *Child Harold* de Byron et surtout les *Caprichos* de Goya ne sont pas étrangers. Ce qui témoigne qu'une certaine littérature, excédant le cadre rigide du programme scolaire, franchit les portes du lycée, d'autant plus facilement que les externes en font la contrebande. Alexis Lemaistre qui fit ses classes sous le second Empire, évoque avec délices et frémissement *L'Ane mort et la femme guillotinée* de Jules Janin qui pénètre ainsi jusque dans l'étude commune aux pensionnaires et aux externes. Notons, au passage, la prépondérance de l'étude dans la formation de l'interne à cette époque : on a calculé qu'il y passait, en 1876, 7h 30 par jour, contre seulement 4 h de classe. Jarry, externe et bénéficiant de la réforme de 1880, devait bien y passer cinq heures quotidiennement, ce qui explique les nombreuses occurences des "maîtres d'études" comme on disait nouvellement, dans les oeuvres potachiques. Ce qui laissait tout loisir aux élèves pour composer des pièces de théâtre qu'ils représentaient devant le cercle familial. Ici la tradition des collèges jésuites rejoint les habitudes sociales de l'époque, octroyant aux enfants un guignol, une lanterne magique ou un théâtre d'ombres. Et Jarry multiplie les saynettes inspirées de Molière, du guignol lyonnais, d'Hanswurst ou encore d'un dramaturge allemand, Benedix, s'aventurant aussi dans le vaudeville (pris, à l'origine, comme une comédie comportant des morceaux chantés) et dans l'opérette (ceci ayant pour conséquence le théâtre mirlitonesque auquel Jarry s'est adonné jusqu'à la fin de sa vie). Ici les lectures extra-scolaires de Töpffer, de Christophe, du Colonel Ramollot, croisent les

programmes officiels et nourrissent *Le futur malgré lui* (Pl., p. 138 sq) ou, plus tard, *L'objet aimé* tandis que le *Gil Blas* de Lesage, *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost inspirent quelques scènes d'*Ubu enchaîné*. Mais ce sont les intrigues de Corneille qui apparaissent les plus productives dans les scénarios des *Antliaclastes* (Pl., p. 88 sq) et d'*Ubu Roi* imitant, de loin, la conjuration de Cinna. Au chapitre des exercices scolaires, il faut retenir la *Lettre d'un humaniste parisien à un aristotélicien d'Italie* (Pl., p. 164) qui dénote une influence de Rabelais laquelle se retrouvera fréquemment chez Jarry, outre la scène initiale d'*Ubu Cocu* qui se déroule dans le ventre d'Ubu et fut rédigée, dit-on, par son camarade Lemaux - et ce curieux *Mémoire explicatif du terrible accident du 30 février 1891* (Pl., p. 161) imitant la fatrasie médiévale ou, si l'on veut, perpétuant la tradition du laïus nonsensique de la khâgne où se trouve Jarry à ce moment-là. Ici se révèle un aspect particulier du langage scolaire, variété, en quelque sorte, du langage professionnel.

Mais si les élèves ont leur langage spécifique, ils s'attachent particulièrement à parodier celui des adultes, et de leurs maîtres notamment : *Un cours de Bidasse* (Pl., p. 51), *Les Alcoolisés* (Pl., p. 145) et surtout *Ubu Cocu* nous montrent, sur le mode dérisoire, plusieurs professeurs en action. Ainsi, la conscience "Monsieur, et ainsi de suite, veuillez prendre quelques notes", adopte, nous dit-on, les tics verbaux d'un professeur de philosophie, B. Bourdon, dont, par ailleurs, je trouve la thèse sur l'*Expression des émotions et des tendances dans le langage* remarquable. On pourrait s'amuser à montrer quelles caricatures du professeur de physique (Hébert), de mathématiques (Périer), de sciences naturelles (Legris) se retrouvent ici et là, de *Sicca Professeur*, dont le parler anglo-français se prolonge dans *Ubu enchaîné*, à *Onésime ou les tribulations de Priou*. Mais Noël Arnaud l'a déjà fait, je n'y reviens pas, sauf pour signaler que si les types scolaires sont à l'origine de certaines pièces, l'imagination enfantine leur attribue, par la suite, des caractères tels qu'ils acquièrent dans le cycle d'Ubu une totale autonomie à l'égard du modèle. Ce qui ne veut pas dire que la parodie en soit absente, bien au contraire, mais elle s'exerce davantage sur des textes : *Oraisons funèbres* de Bossuet, répliques de *Macbeth* et, d'une façon générale, toutes les scènes conventionnelles recensées dans les chrestomaties et autres morceaux choisis: départ du chevalier pour la croisade, songes prémonitoires, adieux éplorés de la Reine, discours du trône ou des Etats-généraux, messages des ancêtres... Sans oublier des phrases toutes faites, représentatives de la sagesse des nations, les mots historiques qui se trouvent dévalués par le contexte : "O les braves gens" s'écrie Ubu à la bataille, comme Guillaume à Reichoffen.

Les potaches travestissent les leçons du monde adulte, transformant le personnel éducatif en héros de leur littérature mais, par une logique du dénigrement, de l'irrsepect, ils en font des héros à l'envers, dotés de propriétés absolument négatives. Bakhtine a énoncé le phénomène pour la culture populaire du Moyen âge :"logique des choses à l'envers, du contraire, des permutations constantes du haut et du bas ("la roue"), de la face et du derrière, par les formes les plus diverses de parodies et travestissements, rabaissements, profanations, couronnements et détrônements bouffons" (16); cela vaut, en tous points pour la culture potachique, et Jarry n'aura qu'à le confirmer, doctoralement, au moyen du Bâton-à-Physique, "Axiome et principe des contraires identiques". Ubu n'est pas seulement un roi de Carnaval, il réunit en lui les caractéristiques du fripon, du bouffon et du sot, figures populaires dont la tradition s'est déportée des fêtes collectives vers la cour de récréation.

Remarquons ceci : selon ses origines légendaires, le P. H. est d'abord un monstre, l'ogre qui terrorise et fascine les petits enfants, comme le masque qu'ils portent au carnaval. le récit reconstitué par Charles Morin ne laisse aucun doute à ce sujet, de même que l'hymne "Craignez et redoutez le Maître des Phynances" (Pl., p. 517) comme l'a fait observer

François Caradec (18). Ce n'est qu'à la suite de sa transformation en petit poisson et sa surrection à Paris, "au XIVe siècle, sous le règne du roi Charles V", qu'il prend l'allure grotesque. Au demeurant, l'ogre et le bouffon sont deux types permanents de la culture du potache, mais apparaissant à un âge sensiblement différent, me semble-t-il. Du monstre, Ubu a conservé le besoin de satisfaire sans délai ses instincts. C'est un ventre qui absorbe tout ce qui se trouve à sa portée, au propre comme au figuré, l'or aussi bien que la merde, l'un étant le substitut de l'autre, comme l'enseigne Freud. Fripon, il l'est quand il s'empare du veau destiné à ses invités, mais davantage encore lorsqu'il s'empare du trône de son bienfaiteur et le massacre, lui et sa famille. Mais les horreurs qu'il accomplit, nous le savons bien, sont "pour rire", car ce n'est qu'un bouffon, inversant les notions nobles de justice, de sagesse et de commandement, à preuve les séances du Conseil qu'il préside en tuant tout le monde avant de s'en aller. Mais Jarry a bien insisté sur ce point dans *Questions de théâtre* : on ne saurait lui prêter aucune consistance, Ubu n'est qu'un sot, il ne pouvait dire de mots d'esprit, d'où ses formules absurdes "J'ai des oneilles pour parler et vous une bouche pour m'entendre" (III, 7) "monter sur un rocher fort haut pour que nos prières aient moins loin à arriver au ciel" (IV, 6) et ses déclarations péremptoires "il faut qu'une trappe soit ouverte ou fermée" (*Ubu Cocu*, Pl., p. 503)

Le fait qu'Ubu constitue un univers particulier, avec ses objets et son langage propre, régi par des lois différentes des principes universels, n'est pas pour nous étonner. Bakhtine l'a relevé pour les personnages analysés dans le roman occidental : "Le fripon et le bouffon et le sot créent autour d'eux des micromondes et des chronotopes spéciaux (...) Ces personnages apportent à la littérature, premièrement, un lien très important avec les tréteaux des théâtres et les spectacles de masques en plein air; ils sont relatés à un aspect singulier mais essentiel de la vie sur la place publique; deuxièmement (ce qui, évidemment, découle de ce qui précède) leur existence même a une signification non point *littérale* mais *figurée*; leur apparence elle-même, leurs gestes, leurs paroles, ne sont pas directs mais figurés, parfois inversés, on ne peut les comprendre littéralement, car ils ne sont pas ce qu'ils paraissent être. Enfin, troisièmement (rattaché à ce qui précède) leur existence semble n'être que le reflet d'une autre, reflet indirect de surcroît. Ils sont les baladins de la vie. Leur existence coïncide avec leur rôle. Hors de lui, ils n'existent pas" (19).

On peut en conclure que le personnage ubuesque n'a pas d'autre signification que d'exhiber dans la cour de récréation, et par la suite sur la place publique, ce que les bienséances isolent et refoulent ou, pour parler Ubu : "Et comme Platon distingue trois âmes, ce qui n'est pas trop pour notre volume, je suis l'âme de la gidouille" (Pl., p. 495), cette gidouille représentant la puissance des appétits inférieurs. Cependant, pour rétablir l'équilibre entre ces trois âmes, le rire vengeur des potaches ne se manifeste pas sans solution de continuité dans leurs élaborations littéraires. Leurs cibles constituent des réseaux discontinus, des séries, anastomosées de manière aléatoire. Pour aller à l'essentiel, j'en énumèrerai seulement trois parmi plusieurs autres.

La première est la série scolaire : sobriquets, charades, calembours, traductions sauvages : "Ego sum Petrus = les gosses ont pété", distinguent les élèves, les pions, les professeurs saisis dans leurs activités professionnelles quotidiennes ou exceptionnelles, telle la visite de l'inspecteur (Pl., p. 26). Les chahuts et autres divertissements scolaires n'y sont pas dissimulés, comme le lancer de bourdons trempés dans l'encre (Pl., p. 57). Le chroniqueur des potaches, A. Lemaistre, évoque avec tendresse leur activité : "La ménagerie était l'objet des soins les plus tendres; pour ses hannetons, le collégien cueillait les feuilles délicates du lilas; il se procurait à grand peine celle du mûrier pour nourrir les vers à soie qui

venaient d'éclore; il rapportait de chez lui des provisions de farine et de lard destinées à engraisser ses souris et gardait aussi pour elles le fromage de son déjeuner ou les croûtes qu'il obtenait de ses voisins..." (20). Mais le séquestre, depuis disparu, n'épargnait pas les coupables (Pl., p. 22). C'est au crédit de cette série scolaire qu'il faut porter certaines inventions verbales, telles la 'pataphysique, la merdre et les graphies "spéciales, personnelles" d'Ubu, qui sont des marques d'appartenance, au même titre que l'élève appose son nom sur ses livres et cahiers ajoutant un distique :

Si vous voulez savoir mon nom
Regardez dans ce petit rond.

ou encore, à l'intention de l'emprunteur indélicat, accompagnant un dessin de pendu :

Aspice Pierrot pendu
Qui hunc librum n'a pas rendu;
Pierrot pendu non fuisset
Librum si reddidisset. (21)

La seconde est la série triviale : on dort, on baffre, on se livre à des orgies dans les oeuvres potachiques, on y célèbre même le "sacrement de cocuage" (*Ubu Cocu*, Pl., p. 499). Il s'agit de scènes étendues à plaisir, tout simplement parce qu'elles sont prohibées dans la "bonne littérature" et singulièrement dans les extraits soumis aux élèves.

La troisième, certainement la plus caractéristique, et commune à toutes les générations scolaires, est la série obscène et scatologique. L'étude de Cl. Gaignebet sur le folklore contemporain des enfants est à cet égard très significative. Mais leurs prédécesseurs ne leur étaient en rien inférieurs, si nous en croyons l'importance du thème fécal dans l'oeuvre de Jarry, depuis Saint-Brieux-des-choux, en passant par les combats autour de la pompe à vidange, pour en venir au cycle ubuesque, parsemé de jurons et de bruits imitant les pets. Cette insistance sur les excréments, les manifestations naturelles du corps, dans un contexte d'hyperarchaïsme ou de grande noblesse, ne tend à rien moins qu'à réagir contre une culture étouffante, un dressage savant abstrait du réel, à réduire la part de l'esprit au profit de la matière.

Cette unité voulue du bas et du sublime - ou plus exactement leur égale prise en considération - rapproche la culture potachique de la culture populaire, en fait pratiquement un secteur indépendant. Soit directement par la figure centrale du héros grotesque, carnavalisé, et par les traces explicites de folklore régional dans les textes de Jarry; soit, indirectement, par l'intermédiaire de références rabelaisiennes (22) telles les moines ivrognes d'*Onésime* et les réponses monosyllabiques dans la même pièce, la scène dans le ventre d'*Ubu Cocu*, les séries paronomastiques d'*Ubu Roi* etc, et l'on sait combien l'oeuvre de Rabelais est nourrie d'éléments populaires. Que la culture potachique devienne l'une des formes de la culture populaire, on ne s'en étonnera pas puisque par leur mode de vie (ils constituent un groupe cohérent, fortement uni et solidaire, chargé de traditions) et leurs liens, au moins durant les vacances, avec les milieux populaires, les enfants assurent un trait d'union entre la tradition et l'éducation.

La confrontation des cultures savante et populaire ne va d'ailleurs pas sans conflits dans le milieu scolaire et même chez Jarry dont l'oeuvre est loin de se présenter comme unitaire, constituée qu'elle est de strates, de séries hétérogènes sinon antagonistes. Mais Jarry semble être un interprète conscient de la culture refoulée : il suffit de comparer son attitude à celle des frères Morin qui, sitôt entrés à l'Ecole Polytechnique abandonnent

leurs productions de jeunesse, "une couillonnade pareille", tandis que leur camarade littéraire retranscrit, conserve, organise des lectures privées et des représentations publiques de l'oeuvre collective. Il y a d'ailleurs un travail incontestable de Jarry en faveur des cultures minoritaires. Ne nous attendons pas à le voir mener par les rênes le cheval d'orgueil: il n'est pas breton bretonnant, et l'époque ne se prête guère à l'exaltation des langues régionales, mais il écrit "La Menée de Hennequin" poème consacré à l'orage fantastique chargé d'êtres invisibles et dont le nom appartient au parlers de l'ouest; il transcrit quelques formules bretonnes dans *L'Amour Absolu*, et intitule une revue d'art *Pezhinderion*, c'est-à-dire "Pardon au sens de pélérinage" (Pl.-995) en breton. Il fait plus, il réédite les images d'Epinal, élément de base de la bibliothèque populaire, dans l'*Ymagier* et parsème ses écrits d'allusions, de références au patrimoine traditionnel, dont toutes n'ont pas été glosées, ainsi que cette ronde d'*Haldernablou*

"La rôde, la rôde
qui n'a ni pieds ni piaudes,
qui n'a qu'une dent
Et qui mange tous les petits enfants" (Pl.-223). Jusqu'à ce qu'un ethnographe nous en instruise, je tiendrai ce mystérieux poème pour un chant populaire évoquant une sorcière, de même que le prologue et l'épilogue de cette pièce réfèrent aux moeurs des korrigans, ces puissances de la nuit des légendes celtiques (23).

Une question reste à résoudre: pourquoi la culture potachique à la fin du XIXe siècle est-elle passée par la voie du symbolisme pour s'exprimer, s'assurer une audience, et non par le Réalisme et le Naturalisme dont la thématique est, à priori, plus proche et qui auraient pu reprendre à leur compte les initiatives, il est vrai voulues inédites, de Flaubert à dix ans donnant "La belle explication de la fameuse constipation":

"La constipation est un resserrement du trou merdarum, et quand le passage est stérile, c'est-à-dire quand le débouché est rétréci, on appelle cela constipation. Il ressemble à la mer qui ne produit plus d'écume et à la femme qui n'a pas d'enfant. On appelle ce qui sort du trou merdarana, gros et menu. Voilà la production du trou fameux". (24)

Outre la situation particulière de Jarry, il faut penser que la culture potachique est le fait d'une minorité d'élèves (les hôtes des lycées et collèges ne représentent, au grand maximum qu'un quart du public scolarisé) qui sont en fait des privilégiés. Ceux qui parlent au nom des défavorisés -et très peu avec eux- n'ont aucune raison de prendre en charge leur expression spécifique. Par ailleurs, les jeunes bourgeois, une fois passé le baccalauréat, abandonnent ce qu'ils considèrent comme un folklore -au sens péjoratif du terme- au profit de la haute culture, qui n'est en réalité que le prolongement des travaux scolaires. La voix du maître prend le dessus, anéantit toute forme de parodie, considérée comme faiblesse d'esprit, indigence, dépravation et impose un modèle que de rares interventions viennent troubler, celles de Lautréamont et Jarry en particulier.

Si l'on s'accorde avec Bakhtine pour considérer que les récréations scolaires et universitaires -je préfère dire les expressions de la culture potachique- ont pour but de s'affranchir des catégories enseignées et de transposer le plan matériel et corporel dans un registre comique (25), je ne puis souscrire à son schéma évolutif selon lequel une renaissance grotesque, au XXe siècle s'est organisée sur deux axes:

- l'un, moderniste avec Jarry, l'expressionnisme, le Surréalisme, reprenant la tradition du grotesque romantique,
  l'autre, réaliste, avec Thomas Mann, Brecht, Neruda, continuant le réalisme grotesque populaire (26).

Il me semble, au contraire, que la culture potachique, propulsée par Jar-

ry au niveau de la meilleure littérature, est composée d'éléments parodiant les Humanités au moyen de traits populaires et juvéniles qui ne doivent pas grand chose à la thématique romantique. La raison d'une telle dichotomie est facile à percevoir: Jarry appartient au mouvement symboliste qui, comme le Surréalisme, est pour Bakhtine d'origine bourgeoise: on ne peut croire que, situé de la sorte, il puisse articuler les éléments disparates d'une culture qui est à la fois savante par ses origines sociales, et populaire par ses formes et son contenu. Faut-il croire cette littérature potachique tellement hétérogène qu'elle ne puisse être comprise ni par ceux qui s'intéressent à la culture populaire, ni par les organes de l'institution littéraire? Elle serait alors définitivement condamnée, et n'entrerait dans le cadre scolaire, qui est pourtant son lieu d'origine, qu'à titre d'alibi, de sorte que Jacques Dubois serait dans le vrai: "... dans son état actuel, la grille littéraire-scolaire n'intègre *Les Chants de Maldoror*, *Ubu Roi* ou certains textes surréalistes qu'en réduisant et en rabotant l'hétérodoxie de leur forme, de leur statut textuel. Implicitement, elle les maintient dans l'état de littérature censurée". (27)

Il en sera ainsi tant que l'on persistera à ne voir dans la contribution de Jarry qu'une fantaisie d'écrivain trop doué, tant que l'on ignorera la partie immergée de l'iceberg qu'est cette vaste culture potachique dont je n'ai fait qu'entrevoir les contours externes, tant qu'on n'aura pas fait sa place au rire, principe vital équilibrant toute création.

Henri BEHAR

- NOTES -

1. Outre les récits et romans des auteurs cités, je me réfère à

CALVET : *L'Enfant dans la littérature française*, 2 vol. Lanore, 1930

TOURSCH : *L'Enfant français à la fin du XIXe siècle d'après ses principaux romanciers*, Thèse D. U. Paris, 1939

PRIMAULT : *Terres de l'enfance*, P. U. F., 1961

M. J. CHOMBART de LAUWE : *Un monde autre : l'enfance dans ses représentations et son mythe*, Payot, 1971 est un essai de sociologie élaboré à partir d'un matériau exclusivement littéraire

BETHLENFAVY (Marina) : *Les Visages de l'enfant dans la littérature française du XIXe siècle*. Esquisse d'une typologie, Genève, Droz, 1979.
Outre un classement simple et judicieux, cet ouvrage comporte une abondante bibliographie critique qui me dispense d'autres références.

2. Le manuel d'Antoine PROST : *Histoire de l'enseignement en france, 1800-1967*, A. Colin, 1969, coll. U est un tableau sûr et précis, présentant de nombreux documents et fournissant une bibliographie utile.

Je me suis reporté à :

GERBOD (Paul) : *La Condition universitaire en France au XIXe*, PUF, 1965

- Idem - : *La vie quotididienne dans les lycées et collèges au XIXe siècle*, Hachette, 1968

FALCUCCI (Clément) : *L'Humanisme dans l'enseignement secondaire en France au XIXe siècle*, Toulouse, Privat, 1939

ISAMBERT-JAMATI (Viviane) : Crises de la société, crises de l'enseignement. Sociologie de l'enseignement secondaire français, P. U. F. 1970.

Le numéro spécial de la *Revue des Sciences Humaines*, n° 174, 1979, 2, présenté par Roger Fayolle: "La littérature dans l'école, l'école dans la littérature" ouvre des pistes très suggestives.

3. Voir :
BALIBAR (Renée) : *Les Français fictifs*. Le rapport des styles littéraires au français national. Hachette-Littérature, 1974.

On rajoutera l'article de Gérard GENETTE : "Enseignement et réthorique au XXe siècle" dans *Figures*, Le Seuil mené d'un point de vue très différent, mais non moins convaincant.

4. Voir :

BRUNEAU (Jean) : *Les débuts littéraires de Gustave Flaubert 1831-1845*, A. Colin, 1962

LABUDA (Aleksander) : "La langue et l'empereur", *Littérature* n° 10, repris dans *Lecture de Lautréamont*, Wroclaw, 1977

5. Se rapportant précisement à ce sujet, je n'ai trouvé que :

GAIGNEBET (Claude) : *Le Folklore obscène des enfants*, Maisonneuve et Larose, 1974. Encore faut-il préciser que l'enquête porte sur des enfants de l'école communale, non des lycéens. Pour ces derniers, j'ai consulté avec de grandes espérances :

LEMAISTRE (Alexis) : *Potaches et bachots*. Firmin Didot 1893. Si la date de publication de l'ouvrage correspond à nos besoins, il faut convenir que son contenu marque les temps forts d'une existence potachique, sans dégager pour autant les traits de ce qui serait une culture particulière. Pour l'auteur, l'enfant se prépare à sa future carrière.

6. L'ensemble de ce raisonnement s'inspire de l'analyse sociologico-littéraire exposée par :

Jacques DUBOIS : *L'Institution de la littérature*, Bruxelles, Labor, 1978, coll. dossiers Media et se réfère particulièrement à l'article de

PONTON (Rémy) : "Programme esthétique et capital symbolique" *Revue française de sociologie*, n° XIV, 2, p. 202- 220, mais je ne puis songer à en discuter les aspects mécanicistes dans le cadre restreint ici accordé.

7. Lettre de Jarry à Alfred Vallette, 4 mars 1894, in Jarry, *O.C.* Pl., 1972, p. 1036.
Nos références à cet ouvrage apparaîtront désormais dans le corps de l'article sous le signe Pl. suivi de la pagination.

8. Pour toutes ces informations d'ordre biographique, je me réfère à l'indispensable demi-somme (on attend toujours le second tome) de :

Noël ARNAUD : *Alfred Jarry, d'Ubu Roi au Docteur Faustroll*, La table ronde, 1974.

9. Jules RENARD : *Journal* (1887-1919), Gallimard, Pléïade, p. 363.

10. La manoeuvre de Jarry a été magistralement démontrée par P. LIE : "Comment Jarry et Lugné-Poe magnifièrent Ubu à l'Oeuvre", *Cahiers du Collège de Pataphysique* n° 3-4, p. 37-51; pour ma part, je pense que l'enjeu dépassait le niveau interpersonnel, c'est la notion de culture potachique qui était en cause.

11. Voir :

Rémy de Gourmont : "La littérature Maldoror", *Mercure de France* (891) et, pour ce qui concerne son exploitation par Jarry:

H. A. GRUBBS, L'influence d'I. Ducasse sur les débuts littéraires d'A. Jarry, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1935, p. 437-440.

ainsi que :

Maurice SAILLET, *Sur la route de Narcisse*, Mercure de France, 1958, p.11-58

Noël ARNAUD, op. cit p. 108-10,

et notre *Jarry dramaturge*, Nizet, 1979.

12. Michel ARRIVE: *Les Langages de Jarry*, Klincksieck, 1972, p. 151-58, 319-324 et

Id. : *Lire Jarry*, Bruxelles, ed. Complexe, 1976, p. 100-102.

Précisons toutefois: si *Ubu Roi* contamine nécessairement *César-Antéchrist* dont il constitue l'acte terrestre, la réciproque n'est pas obligatoire pour *Ubu Roi* qui se présente indépendamment, surtout au théâtre. Les relations d'intertextualité à double sens ne se conçoivent que dans un système de lecture qui postule la rémanence de tous les écrits.

13. Noël ARNAUD, *op. cit.*, p. 127

14. Henri BEHAR : *Jarry, le monstre et la marionnette*, Larousse, 1973, chap. 7, repris dans *Jarry dramaturge*, Nizet, 1979

15. Noël ARNAUD : *op. cit.*, p. 86

16. Michel BAKHTINE : *L'Oeuvre de Rabelais et la culture populaire au moyen-âge et sous la Renaissance*, Gallimard, 1970, p. 19

17. Il est rapporté par

Charles CHASSE : *Sous le masque d'Alfred Jarry*, Floury, 1921; (ouvrage repris et augmenté en 1947) et reproduit in extenso dans l'édition d'*Ubu* procurée par Noël Arnaud et Henri Bordillon, Gallimard, *Folio*, p. 446 sq.

18. Voir : François CARADEC : *A La Recherche de Alfred Jarry*, Seghers, 1973. D'une manière générale, cet auteur est, parmi les commentateurs de Jarry, le plus sensible aux diverses sources culturelles de son oeuvre, et spécialement à la tradition celtique.

19. Mikhaïl BAKHTINE : *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, 1979, p. 305-306. Le chronotope est l'espace-temps romanesque, que nous n'avons pas à considérer ici puisqu'Ubu se manifeste au théâtre, auquel il impose d'ailleurs sa propre conception de l'espace et du temps , otopique et achronique (voir notre *Jarry dramaturge, op. cit.*)

20. Alexis LEMAISTRE : *Potaches et bachots, op. cit.*, p. 22

21. *Id., ibidem*, p. 29

22. Elles ont été répertoriées, sur le plan lexical et sous forme de dictionnaire par François Caradec : *Rabelais dans l'Oeuvre de Jarry*, "Cahiers du Collège de 'Pataphysique," n°15, pp. 45-47. (repris dans l'*Etoile-Absinthe* n°1)

23. Voir, sur ce point, l'excellente analyse de F. Caradec, *op. cit.*, pp. 44-47, s'aidant de Zacharie Le Rouzic.

24. Flaubert, cité par Jean Bruneau, *op. cit.*, p.41

25. M. BAKHTINE : *L'Oeuvre de Rabelais..., op. cit.*, pp. 91-92

26. *Id., ibidem*, p. 55

27. Jean Dubois : *op. cit.*, p. 133

Documents :

- Jarry en 1891, par H. BORDILLON.

- Bibliographie des œuvres d'Alfred Jarry traduites en allemand et des études et articles en allemand consacrés à Jarry, par Riewert EHRICH.

JARRY en 1891

Les deux documents reproduits ci-après, tels que nous les avons trouvés dans le dossier des Archives Nationales consacré à l'E. N. S. d'Ulm pour 1891, résolvent un des points d'ombre de la biographie de Jarry. En effet, ces deux lettres permettent de répondre, avec certitude désormais, que Jarry, avec Fourel, Dupuouy et quelques autres, accomplissait, durant l'année scolaire 1890-1891, une rhétorique supérieure au lycée de Rennes. Comme il ne subsiste aucune trace de cette scolarité dans le Bulletin de prix de ce lycée, il semble permis de penser que le proviseur, affirmant que Fourel et Jarry "se disputent le premier rang dans une classe de 41 élèves", donne une appréciation singulièrement indulgente, quant à Jarry du moins.

Rappelons enfin qu'il existe un document inédit, relatif à cette année scolaire 1890-91 et déposé aux Archives départementales d'Ille et Vilaine, qui indique que furent faites au nom des élèves Dupuouy Auguste et Jarry Alfred, en mai 1891, des demandes pour qu'ils puissent poursuivre à Paris la préparation du concours de l'E. N. S. d'Ulm, et que seule la requête de Jarry connut une issue favorable. Ainsi peuvent s'expliquer l'amertume du critique et romancier breton, qui ne manqua guère une occasion d'ironiser sur Jarry,- ne serait-ce que parce qu'il était, lui, parvenu à intégrer à l'Ecole,- et la trace, relevée pour la première fois par Noël Arnaud, d'une première installation parisienne de Jarry au 11 rue Cujas en juin 1891.

H. Bordillon

Monsieur le Ministre

Mon fils Alfred Jarry, élève de rhétorique au lycée de Rennes, désire se présenter aux examens d'entrée de l'école Normale Supérieure. Comme il n'aura dix huit ans que le huit Septembre 1891, j'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Ministre, de vouloir bien lui accorder une dispense d'âge.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et dévoués.

Al. Jarry

Laval, le 19 Février 1891.

UNIVERSITÉ
DE FRANCE

ACADÉMIE
DE RENNES

Lycée de Rennes.

Rennes, le 4 Mai 1891

Monsieur le Recteur,

J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli deux demandes de dispense d'âge formées en faveur des jeunes Fourel et Jarry, élèves au lycée de Rennes, qui désireraient subir, cette année, les examens d'admission à l'École Normale supérieure (section des lettres). Le jeune Fourel aura 18 ans le 25 de ce mois, et le jeune Jarry, le 8 septembre prochain. Ils sont tous deux bacheliers-ès-lettres, rhétoriciens, et se disputent le 1er rang dans une classe de 41 élèves.

Je crois donc qu'il y a lieu de leur accorder la faveur dont il s'agit.

Veuillez agréer, Monsieur le Recteur, l'hommage de mes sentiments respectueux,

Le Proviseur,

Le Renard

BIBLIOGRAPHIE DES OEUVRES D'ALFRED JARRY

TRADUITES EN ALLEMAND ET DES

ETUDES ET ARTICLES EN ALLEMAND

CONSACRE A JARRY.

I. Oeuvres traduites :

1. Alfred Jarry : Bei der Braut. Deutsche Übersetzung von Franz Blei (?), 1905. ("Chez la fiancée", chap.VI de "L'Amour en visites").
Dans: Marie Madeleine: Die rote rose Leidenschaft. München (Matthes & Seitz-Verlag 1977, pp. 229-238.

2. Alfred Jarry : Das Zehntausenmeilenrennen. Deutsche Ubersetzung von Franz Blei (?). ("La course des dix mille miles", chap. V du roman "Le Surmâle").
Dans: Hyperion, 1.Band, 2.Heft. München (Hans von Weber-Verlag) 1911, pp.74-88.
Aussi dans: Hyperion-Almanach 1911. München (Hyperion-Verlag) 1911.

3. Alfred Jarry : König Ubu. Ein Drama in 5 Akten. Mit dokumentarischem Anhang. Ubersetzung von Marlis und Paul Pörtner.("Ubu Roi").
Zürich (Verlag 'Die Arche') 1959.

4. Alfred Jarry : Das Lied der Parzen. Chanson von der Enthirnung. Marschlied. Lied der freien Männer. Dr. Faustroll. Définition der Pataphysik. aus: Die unbedingte Liebe. (Choix de poèmes, extraits des romans "Gestes et opinions du Dr. Faustroll. Pataphysicien", livre I, chap. II, livre 2, chap. VIII,X, livre 4, chap. XXVIII, XXIX, et de "L'Amour absolu", chap. 1-3).
Dans: Akzente 4 (1959) München (Hanser-Verlag) 1959, pp. 289,298-300, 308, 312-323.

5. Alfred Jarry : Heldentaten und Lehren des Dr. Faustroll (Pataphysiker). Neowissenschaftlicher Roman. Übersetzt von Irmgard Hartig und Klaus Völker.
("Gestes et opinions du Dr. Faustroll. Pataphysicien").
Berlin (Gerhardt-Verlag) 1968.

6. Alfred Jarry : Der Supermann. Übersetzt von Greta Tüllmann und Renate Gerhardt. ("Le Surmâle")
Berlin (Gerhardt-Verlag) 1969.

7. Alfred Jarry : König Ubu. Ubu Hahnrei. Ubu in Ketten.
Deutsch von Marlis und Paul Pörtner. Mit einem Nachwort von Klaus Völker)
("Ubu Roi", "Ubu cocu", "Ubu enchaîné"; avec une postface de Klaus Völker)
München (Hanser-Verlag) 1970.

8. Alfred Jarry : Ansichten über das Theater. Deutsch von Brigitte Weidmann.
(Choix de textes relatifs à Ubu Roi et sur le théâtre et de lettres à Lugné-Poe)
Zürich (Verlag 'Die Arche') 1970.

9. Alfred Jarry : Messalina. Deutsch von Brigitte Weidmann. Mit einem Vorwort von René Massat und einem Essay über die Orgie von Eduard Fuchs.
("Messaline"; avec une préface de René Massat et un essai sur l'orgie d'Eduard Fuchs)
München (Rogner & Bernhard-Verlag) 1971.

10. Alfred Jarry : Der Alte vom Berge. Gedichte, Dramen, Prosa und ein Anhang 'Was ist Pataphysik?'. Deutsch von Anneliese Hager, Ludwig Harig, Eugen Helmlé und Klaus Völker.
("Le Vieux de la montagne", Haldernablou", "L'Autre Alceste", un choix de textes divers de Jarry et une documentation sur la 'Pataphysique)
München (Hanser-Verlag) 1972.

+++++

Les éditions n° 2, 7, 9 et 10 ne sont plus disponibles.

II. Etudes et articles:

1. Ataby, C.: Provokativ und abstrakt. Dans: Neue Deutsche Hefte 6 (1959/60), pp.1067-1069.
(A propos de König Ubu", dt.von M.u.P.Pörtner; v. I, n°3).

2. Bökenkamp, W.: Jarry auf dem Montmartre. Ein neues Spektakulum von J.-L.Barrault. Dans Frankfurter Allgemeine Zeitung 267 (17 nov.1970), p.32.

3. Bolliger, H.: Biographie. Bibliographie. Dans: C. Giedion-Welcker: Alfred Jarry. Eine Monographie. Zürich 1960, pp.135-170.

4. Bouché, H./Lachenal, F.: Was ist "Pataphysik" - elementare Prolegomena zu einer Einführung in die "Pataphysik". Offenbach 1959.

5. Eloesser, A.: Ubu Roi. Dans: Das Magazin für Literatur. Berlin (20 mai 1897). (Traduction française "Ubu vu de Berlin" dans: Cahiers du Collège de Pataphysique 26/27, p.56).

6. Engler, W.: Jarry."Ubu Roi". Dans: W.Pabst (éd.): Das moderne französische Drama. Interpretationen.
Berlin 1971, pp.49-69.

7. Gedeon, H.: Ubu Roi. Dans: Kindlers Literatur-Lexikon, Band 22. München 1974, pp.9661-9662.

8. Giedion-Welcker, C.: Alfred Jarry, Clown und Prophet. Dans: Die Weltwoche 584 (19 janvier 1945), p. 17.

9. Id.: Poètes à l'écart - Anthologie der Abseitigen.
Bern-Bümpliz 1946, pp.61-74.

10. Id.: Wirklichkeit und vision bei A. Jarry. Zur Gesamtausgabe von Jarrys Werken. Dans: Die Weltwoche 870 (14 juillet 1950), p.5.

11. Id.: Farce, Vision und Pataphysik. Die späte Renaissance des Jarry. Dans Frankfurter Allgemeine Zeitung (23 avril 1960).

12. Id.: Alfred Jarry. Eine Monographie. Mit Photos, Zeichnungen und Holzschnitten. Zürich 1960.

13. Haas, W.: Die Belle Epoque. München 1963, pp. 103-112, 115-118.

14. Hennschen, H.B.: Gestes et opinions du Dr. Faustroll, Pataphysicien. Dans: Kindlers Literatur-Lexikon, Band 9. München 1974, pp.3924-3925.

15. Heintz, G.: Le Surmâle. Dans: Kindlers Literatur-Lexikon, Band 21. München 1974, p.9135.

16. Kemp, F.: Dichtung als Sprache. München 1965, pp.52-53.

17. Id.: Messaline. Dans: Kindlers Literatur-Lexikon, Band 24. München 1974, pp.10799-10800.

18. Kesting, M.: Jarry. Die Geburt der modernen szenischen Burleske. Dans: id.: Panorama des zeitgenössischen Theaters. 58 literarische Portraits. Revidierte und erweiterte Neuausgabe. München 1969, pp.17-21.

19. Id.: Ein Pop-Roman von 1902. A. Jarrys "Supermann". Dans:id.: Auf der Suche nach der realität. Kritische Schriften zur modernen Literatur. München 1972, pp.34-37.

20. Krumm, E.: Die Gestalt des Ubu im Werk Jarrys. Thèse Köln 1976.

21. Mennemeier, F.N.: Kasperle als Bürgerschreck. Dans: id.: Das moderne Drama des Auslandes. Düsseldorf 1960, pp.270-277.

22. Morel S.: Jarrys Pataphysik. Dans Akzente 6 (1959) H.4, pp.323-327.

23. Neves, H.: Monstrum wie der Père Ubu. In deutscher Sprache: Jarrys "Dr. Faustroll". Dans: Die Welt der Literatur 6,20 (25 - sept. 1969), p.15.

24. Pörtner, P.: Die Theaterkonzeption Jarrys. Dans:id: Spontanes Theater. Erfahrungen, Konzepte. Köln 1972, pp 85-92.

25. Pollack, I.: Pataphysik, Symbolismus und Anarchismus bei Jarry. Thèse Wien 1975.

26. Raible, W.: "La Chanson du décervelage". Dans: id: Moderne Lyrik in Frankreich. Darstellung und Interpretation. Stuttgart et al. 1972, pp. 100-103.

27. Shattuk, R.: Die Belle Epoque. München 1963. (= id.: The Banquet Years: The arts in France 1885-1918. New York 1959).

28. Schlocker, G.: Papa Ubu geht auch heute um. Dans: Antares 7 (1959), pp. 72-82.

29. Völker, K.: Jarrys Panoptikum des wissenschaftlichen Zeitalters. Dans: Akzente 6 (1959) H.4, pp. 300-311.

30. Werf, F.: Jarry und sein "König Ubu". Dans: Antares 7 (1959), pp. 38-43. Aussi dans: Deutsche Rundschau 86 (1960), pp. 256-259.

Riewert EHRICH

Menus comptes

et

propos rendus

- MENUS COMPTES -

Malgré les inadmissibles retards enregistrés jusqu'à présent dans le bon fonctionnement des différents rouages administratifs de la Société, on s'accorde généralement à penser "en haut lieu" que le numéro de l'*Etoile-absinte* verra le jour le quinze décembre 1979. Tous les lecteurs sont invités à envoyer au secrétariat compte-rendus, informations, remarques, sans préjuger, bien sûr! des documents ou des articles de fond. Il est rappelé à ce propos que, conformément à nos statuts, notre société ne désire pas se cantonner à l'étude d'Alfred Jarry mais, tout au contraire, s'intéresse à tous les écrivains et personnages de son époque. D'ores et déjà sont à l'étude des articles ou des numéros spéciaux consacrés au théâtre de l'Oeuvre (N°4), à Félix Fénéon, à Charlotte Jarry, à l'école de pont-Aven, au Mercure de France, à Suarès, etc... Que chaque membre devienne une plume!

&

Il est confirmé que l'Assemblée Générale Constitutive de la Société des Amis d'Alfred Jarry se tiendra le samedi 10 novembre 1979 à partir de quatorze heures au 45 de la rue d'Ulm, salle Dussane. Les documents y relatifs seront envoyés à chaque membre début.

&

On chuchote de façon persistante que la deuxième assemblée générale de la Société se tiendrait en novembre 1980 dans la salle même du Lycée de Rennes où officiait monsieur F.-F. Hébert. Il paraîtrait même que des contacts ont déjà été pris pour accompagner cette réunion toute administrative d'une série de manifestations culturelles à la Maison de la Culture de la capitale bretonne.

+++

Villiers de l'Isle-Adam: *Isis*, éditions J.M. Lafont, 1979; Préface de Bernard Noël.

Jarry: *Le Surmâle*, suivi de (...) *Faustroll* (Les Humanoïdes associés, coll. L'Ange du Bizarre). Avant-Propos de J.B. Baronian.

Les uns (1) et surtout les autres (2) rééditent beaucoup, ces derniers temps, la littérature "fin de siècle". On peut aujourd'hui hésiter entre deux éditions du *Vice Suprême*, et trois demain! Lorrain est partout, Rachilde et Jarry ne sont plus ignorés... Manque encore Willy, mais c'est à peu près le seul. On se réjouit, évidemment, de cette abondance inespérée. Les résultats pourtant ne sont pas toujours pleinement satisfaisants.

Ainsi de la réimpression d'*Isis*, roman peu favorisé de Villiers, qui paraît ne pas avoir été publié séparément depuis l'édition Crès de 1923. On nous la livre avec préface et chronologie. Bernard Noël s'interroge, en homme au rêve habitué, sur les rapports de l'écriture et de la mort, et sur la relation Villiers-Mallarmé: texte élégant, mais qui n'introduit en rien à *Isis* et sa problématique particulière... Quant à la chronologie, elle est incomplète et erronnée: par exemple, il est reconnu que Villiers ne vit pas *Tannhaüser* en 1861; affirmer qu'en 1862 il va faire retraite à Solesmes pour continuer *Isis*, c'est ignorer la cause réelle du séjour, imposé par la famille; Villiers n'a pas été chez Wagner "en 1868 à l'automne", mais de juillet à septembre 1869; le second séjour, en 1870, n'est pas mentionné...

La collection où paraît *Le Surmâle* avec *Faustroll* s'intitule "l'Ange du Bizarre": titre bien mérité, encore que dans la préface de J.B. - Baronian le bizarre se hausse jusqu'à la bêtise. On y lit entre autres que *Le Surmâle* pourrait bien être "Le récit de l'impuissance"- mais sublimée, ajoute l'humanoïde préfacier... Citons seulement cet autre fragment d'analyse: "Si d'emblée Alfred Jarry séduit, c'est peut-être donc justement parce que ses textes fourmillent d'idées et contiennent une foule de thèmes sur lesquels on pourrait broder presque à l'infini". J.B. Baronian *brode* ainsi sur trois pages. Le texte pour *Faustroll* reproduit avec soin les coquilles de l'édition M. Arrivé (Pléïade). Ne citons que l'énorme faute dans l'annexe *Commentaire pour servir à la construction...*, où Baronian donne aussi (p.191) "le futur étant désigné

par f" la présentation de la formule *V∠t!*

Quant au *Surmâle*, M. Baronian reprend à son compte le texte incessament fautif de l'édition Fasquelle; malgré donc la liste d'Errata du *Subsidia* 20-21, malgré l'édition Th. Foulc (Losfeld, 1977) qui donnait un texte correct et complet, nous retrouvons l'abbé Kreipp, le baron de Münschausen et le Corporal Gibbey. *L'Ecrit* Tonnerre-Tonitruant questionne toujours l'ambassade du Vizir...

Mais ce serait mal connaître les Humanoïdes que de croire leur zèle limité à recopier les coquilles historiques de l'édition Fasquelle. On leur saura gré d'apporter du neuf et, par exemple, de vieillir de dix ans le précoce Auguste-Louis-Samson, qui meurt ici en 1859 (p.25).

Une seule question se pose, après la lecture de ce triste volume: pourquoi, par quel ostracisme avoir écarté les coquilles de l'édition Massat? Leur variété, leur caractère résolu donnent à la lecture de Jarry un charme supplémentaire dont on voit mal pourquoi les lecteurs de 1979 seraient privés.

Patrick BESNIER

(1) 10/18, série "Fin de siècle", dirigée par H. Juin; Slaktine reprints, etc.

(2) Editions des Autres, collection "Les Pâmés".- Ce même éditeur utilise, dans une autre série, un procédé qui pourrait renouveler littérature et bibliothèques: un petit roman de Dumas, *Gabriel Lambert*, s'y voit magnifiquement rebaptisé: *Le bagnard de l'Opéra*, sans avertissement. A quand *Inceste à Trézène*, *La bande à Charlus* ou *Du poison pour Emma?*

- LORRAIN TRES RUSSE -

Ceux qui voient en Jean Lorrain "le Balzac de la fin du XIXème siècle" (Noël Arnaud) ne peuvent que se réjouir des nombreuses republications dont il est l'objet depuis près de cinq ans. Tout récemment, on a vu la double réédition de *la Maison Philibert* et la mise en vente de *Les Noronsoff* (1). Le titre pourrait tromper; en fait, il ne s'agit pas là d'un Lorrain inédit mais de la republication isolée d'une des quatre nouvelles du *Vice Errant*. Ce procédé, irritant par sa répétition, n'est guère honorable mais reconnaissons que cette réédition partielle permet de découvrir (ou de redécouvrir) l'extraordinaire portrait que Lorrain nous brosse de Vladimir Noronsoff, de ses excés et de ses délires, personnage dotoïevstkien mais *en mieux*: sans les longueurs ni le mysticisme obligé.

Regrettons toutefois que la préface de cette édition soit anonyme. Elles se multiplient de nos jours et, comme pour les lettres du même nom, la police ne devrait pas hésiter à en poursuivre les auteurs: on ne sait plus qui, éventuellement, il faut vilipender! Notons enfin que la couverture, résolument moderne, se veut provocatrice; elle est seulement d'une laideur au goût du jour, certe, mais bien inutile!

H. BORDILLON

(1) - Editions des Autres, 1979, 236 pages.

- UBU, C'EST LACAN -

Dans son brillant pamphlet, *L'effet 'Yau de Poêle* (1), François George recherche de quel personnage célèbre J. Lacan se rapproche le plus: Staline? le docteur Mabuse? Joseph Bouglione? Il s'avère que "l'identification la plus profonde", c'est Ubu. La ressemblance est effectivement troublante.

Jarry est donc souvent cité dans ce livre. F. George utilise même le concept de gauchisme pataphysique dont il donne un exemple à la p. 117.

(1) Hachette, 1979.

P. B.

- ETES-VOUS CAMP? -

Peut-être, sans le savoir. Patrick Mauriès, dans *Second Manifeste Camp*, (1) cite *Etre et vivre* de Jarry: "Tout meurtre est beau: détruisons donc l'Etre. *Par la stérilité*. Tout organe au repos s'atrophie. L'Etre est Génie: s'il n'éjac le point il meurt..." et commente ainsi: "Ce credo de la 'pataphysique est à peu près celui du *camp*" (p.34).

Ce petit livre est ingénieux et agréable. Il est aussi cultivé (une caractéristique du *camp*, sans doute). On s'étonne seulement qu'il parle "d'écrivains des années quarante comme Radiguet ou Crevel" (p.68).

Soyons plus pion que *camp* pour rappeler qu'ils sont morts, l'un en 1923, l'autre en 1935. - Mais, aurait dit Benchley, nous ne parlons peut-être pas du même Radiguet...

(1) Seuil, "Fiction & Cie"

P. B.

P A S C A L P I A

Mes premières relations avec la 'Pataphysique remontent vers 1915. J'avais lu, enfant d'ailleurs, quand j'avais douze ans, quelques scènes de Jarry dans une anthologie d'humoristes - parce qu'il était considéré comme tel par l'anthologiste - publiée par Pierre Mille chez Delagrave; et j'avais été frappé non pas tant de l'humour proprement dit de la scène insérée dans cette anthologie que de sa logique dans l'irrespect. Tout cela était fortement déduit, enfin c'était d'un enchaînement rigoureux; c'était au fond d'un enchaînement tel que ce qu'on nous apprenait à l'école quand on nous corrigeait des compositions françaises sur un sujet donné et qu'elles n'avaient pas été ordonnées selon les lois de la logique, selon les lois rigoureuses de la déduction et de la démonstration. Et j'avais été frappé, précisément, de la rigueur de cette logique appliquée à des sujets qui évidemment ne pouvaient paraître qu'inconvenants ou dérisoires. Or on ne voit pas pourquoi en effet la logique ne s'intéresserait pas forcément à des sujets inconvenants ou dérisoires. Pourquoi la logique opérerait-elle un choix, instituerait-elle une dignité dans les sujets? Alors ça m'avait beaucoup frappé, et, peut-être un an ou deux après cela, en pleine guerre, passant rue de l'odéon, je suis entré dans la librairie, récemment ouverte, d'Adrienne Monnier qui avait un étalage composé de numéros de Vers et Prose qu'elle vendait entre 10 et 20 centimes suivant l'épaisseur. J'ai acheté quelques numéros de Vers et Prose, et puis j'ai vu sur les rayons les Jours et les Nuits, roman d'un déserteur. Ça m'a vivement intéressé; c'était de Jarry; le "roman d'un déserteur", en 1915 c'était vraiment un sujet, si j'ose dire, brûlant. Et à partir de là ont commencé mes explorations tâtonnantes de Jarry parce qu'on rencontrait peu de choses de Jarry, mais j'ai été assez vite informé, non pas d'une manière complète mais d'une manière intéressante, par un autre achat, chez des bouquinistes du quai. C'était des numéros de la Revue Blanche avec les Spéculations. Or les Spéculations précisément c'était une application de la 'Pataphysique tantôt à des livres, tantôt à des évènements mais enfin pris dans la vie courante, et également avec, si on peut dire, ce choix dans l'absence de choix. Et finalement je me suis fortement imbibé de 'Pataphysique : je dois dire que je dois certainement à Jarry et à sa lecture d'avoir profondément ressenti, et très tôt, le sentiment du relatif. Il est évident que la fréquentation et l'acceptation de la 'Pataphyque en tant que science frappaient de dérision absolue tout ce qu'on nous racontait sur la guerre, sur l'heroïsme, sur la victoire, sur la politique, sur le réglement des dettes par l'Allemagne, etc. Tout ça, rentrait dans une espèce de fatras auquel on aurait pu substituer, sans perte de valeur, un autre fatras...

Extrait de la déclaration de Pascal Pia à France-Culture le 6 aout 1977 dans la série d'émissions du "Pont des Arts" consacrée par Jacques Duchâteau et Jacque Bens à la 'Pataphysique.

Pascal Pia est mort à l'hôpital Lariboisière à Paris le 27 septembre 1979 à l'âge de soixante-seize ans. La Société des Amis d'Alfred Jarry était représentée à la levée du corps le 2 octobre. Pascal Pia est inhumé à Nanteuil-le-Haudoin, dans l'Oise; il y possédait une maison où il se rendait fréquemment ces dernières années.

Bibliographie sommaire :

Les Silènes d'Alfred Jarry, Papeete, les bibliophiles créoles, 1927;
Aphrodite de Pierre Louÿs, 3 vol., Tiflis, Bagrassion-Davidoff, 1928;
Bouquet poëtique des médecins, chirurgiens, dentistes et apothicaires, Collection de l'Ecritoire, 1933;
Album Zutique, Jean-Jacques Pauvert, 1962;
Oeuvres complètes de Charles Cros (en collaboration avec Louis Forestier), Jean-Jacques Pauvert, 1964;
Apollinaire par lui-même, Le Seuil, 1969;
Poésies complètes de Jules Laforgue, Le Livre de Poche, 1970; réédition en deux volumes, Poésie/Gallimard, 1979;
Baudelaire par lui-même, Le Seuil, 1970;
Romanciers, poètes et essayistes du XIX° siècle, Denoël, 1971;
Dictionnaire des oeuvres érotiques, Domaine français, Mercure de France, 1971;
Oeuvres complètes de Guy de Maupassant, Ed. Rencontre 1973;
Moralités légendaires de Jules Laforgue, Folio/Gallimard, 1976;
Les Livres de l'enfer, du XVI° siècle à nos jours, 2 vol., Coulet-Faure, 1978.

La
Troisième Tournée de
L'ETOILE - ABSINTHE
a été tirée à 200
exemplaires pour le
compte de l'Association
des Amis d'Alfred
Jarry

Dépôt légal : 4ème trimestre 1979

Imprimerie ARIES - 80, rue Dr Thomas - 51100 REIMS

THEATRE DU GROLETAIRE

Chère Mademoiselle, Chère Madame, Cher Monsieur,

Nous avons la joie de vous annoncer que notre prochain Spectacle
" L'Objet Aimé " d'Après Alfred JARRY
Sera créé sous Chapiteau à la Cartoucherie de Vincennes.
du 1° au 31 Décembre 1979

Nous vous accueillerons les lundi, mardi, jeudi, Vendredi à 20h30
les Samedi à 15h et à 20h30
les Dimanche à 16h
les Mercredi, nous nous reposerons...
Exceptionnellement nous jouerons le Mardi 25 Décembre à 16h

Tarif Plein 25 Frs
Tarif Collectivités 20 Frs

Vous pourrez nous téléphoner au 365 9140 afin de retenir vos places ou options, à partir du 10 Novembre ou nous écrire au Théâtre du GROLETAIRE.
Sur votre demande nous vous ferons parvenir affiches et affichettes qui compléteront la documentation ci-jointe.

En espérant vous rencontrer prochainement sous le Chapiteau, Veuillez croire, en nos sentiments les plus chaleureux.

Grolétargiquement Votre

Le Théâtre Du Grolétaire

sr. julien lacroix paris 20° tel 636 18 45